

L'ESPION
ANGLOIS,

OU

CORRESPONDANCE SECRETE

ENTRE

MILORD ALL'EYE

ET

MILORD ALL'EAR.

Singula quæque notando. HOR.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & considérablement augmentée.

TOME CINQUIEME.

* * *

* *

*

A LONDRES,

Chez JOHN ADAMSON.

MDCCLXXXV.



LETTERS

Contenues dans le cinquieme Volume.

- L**ETTRE I. Sur M. Franklin. Dialogue avec lui. Faits qui annoncent la continuation des irrésolutions du Ministère de France, & de la Paix conséquemment. Page 1
- LETTRE II. Sur un livre nouveau intitulé : Aux manes de Louis XV, & des grands hommes qui ont vécu sous son règne ; sur l'Auteur : digression sur les Censeurs. 32
- LETTRE III. Des Conversations du jour de l'an. Anecdotes, Historiettes. 63
- LETTRE IV. Tableau général des impositions du Royaume, année 1777 : entretien à ce sujet avec un membre de la Cour des Aides & un premier Commis des finances. 87
- LETTRE V. M. de la Chalotais. Anecdotes nouvelles sur ce Procureur-général. Extraits d'un mémoire qu'il composa sur son affaire & resté manuscrit. Faits relatifs aux Etats de Bretagne de 1776. 128
- LETTRE VI. Suite du même sujet. 155
- LETTRE VII. Suite de l'examen du Tableau des impositions pour l'année 1777. 172
- LETTRE VIII. Sur le journal des Théâtres ; sur son Auteur ; sur son Procès ; pieces de littérature rejetées de ce journal & qui méritent d'être connues & conservées. 203

T A B L E

LETTRE IX. *Séance du Parlement; Représentations de cette Cour sur l'emprunt de Janvier, Innovation de M. Necker dans la manière de le faire. Remontrances de la Cour des Aides de 1777.* 229

LETTRE X. *Suspension du journal de Paris; son rétablissement. Anecdote qui a donné lieu à la première.* 255

LETTRE XI. *Dénonciations au Parlement contre les Ex-Jésuites. Faits & Ecrits relatifs à ce sujet.* 273

LETTRE XII. *Sur M. Delisle de Salces, & sur son livre de la Philosophie de la Nature.* 304

Fin de la Table.

AVERTISSEMENT

D E S

LIBRAIRES ANGLOIS.

Voici enfin les tomes 5, 6 & 7 d'un ouvrage attendu depuis si long-temps du public; du moins à en juger par les sollicitations fréquentes de nos confreres à cet égard. Nous regardons comme superflu d'entrer dans le détail des raisons de notre retard; il nous suffira d'avouer notre tort & de promettre d'être désormais plus exacts à tenir notre engagement pour la continuation. Elle paroît successivement à des époques plus rapprochées jusqu'à la fin de la guerre actuelle.

Un autre reproche que nous entendons faire, c'est d'avoir changé le titre d'Observateur en celui d'Espion. Le dernier avoit en effet répugné à notre délicatesse, comme bas & mal-honnête; mais un critique nous a sévèrement relevés, & nous devons rapporter ses raisons qui nous justifieront mieux que tout ce que nous pourrions dire. Voici le Paragraphe tiré de la Gazette littéraire de l'Europe. (mois de Mai 1778) " Il „ paroît d'abord que celui d'Espion An-

„ glois à Paris auroit mieux convenu , au-
 „ roit été plus juste , plus piquant , plus ana-
 „ logue à l'ouvrage. Sans doute , on l'aura
 „ trouvé trop effrayant dans les circonstan-
 „ ces actuelles , & l'on aura jugé celui d'Ob-
 „ servateur plus honnête. Nous présumons
 „ d'autant mieux que tel étoit le plan , qu'il
 „ en a résulté une balourdise grossiere dans
 „ la lettre en forme de Préface , adressée
 „ par Milord All'Eye à Milord All'Ear ,
 „ auquel il dit : je tranche le mot. Vous
 „ me regardez comme propre à être votre
 „ observateur ; quoique ce titre n'aille guere
 „ avec celui d'Anglois , je l'accepte.
 „ Assurément il faudroit que le politique
 „ fût un débarqué du pôle , n'ayant jamais
 „ entendu parler d'aucune nation de l'E-
 „ rope pour croire pareille chose & ne pas
 „ mieux définir un peuple , appelé par ex-
 „ cellence le peuple pensant ; ou l'Ecrivain
 „ un Ostrogoth , initié récemment dans la
 „ langue Françoisé pour ne pas mieux con-
 „ noître l'acception du mot Observateur ;
 „ & , pour comble d'absurdité , c'est un
 „ Milord qui est censé le proférer. Au con-
 „ traire , substituez-y celui d'Espion , la
 „ phrase devient claire ; elle contient une

„ louange incontestable de la loyauté , de
 „ la générosité des Anglois. Ce qui con-
 „ firme encore mieux notre soupçon , c'est
 „ le point de vue sous lequel l'Auteur ex-
 „ pose lui-même son projet. Il annonce que
 „ c'est pour suppléer à la disette totale où
 „ l'on est à Londres de Gazette Françoisé ;
 „ car le Courier de l'Europe n'étoit pas
 „ commencé alors. Il continue :
 „ J'écrirai jour par jour ce que j'aurai
 „ vu , lu ou entendu de mémorable. Et en
 „ y ajoutant de courtes réflexions propres
 „ à mieux développer les faits , j'espere
 „ remplir mon engagement d'une façon plus
 „ satisfaisante que de toute autre maniere.
 „ Je vous mettrai devant les yeux le peuple
 „ chez lequel je vis , pour ainsi parler , tou-
 „ jours en mouvement. Vous passerez en
 „ revue tour-à-tour les personnages remar-
 „ quables dans tous les genres , à mesure
 „ qu'ils seront sur la scene , & vous les ap-
 „ préciez vous-même.
 „ Or , cette occupation de notes journa-
 „ lieres , courtes & prises à la hâte , déce-
 „ beaucoup mieux le travail furtif & dé-
 „ coufu d'un Espion que celui d'un Obser-
 „ vateur , qui réfléchit , combine à l'aïse &
 „ arrange lentement. „

D'après ces Observations, il est clair que notre premier tort étoit envers l'Auteur; que nous n'aurions pas dû être plus difficiles que lui, & que nous n'avons pu nous dispenser de nous rendre à son desir de le faire paroître sous sa dénomination véritable.

Quant à cet Auteur, l'apparition des volumes que nous publions va dérouter bien des spéculateurs & démentir bien des propos. Ce n'est pas qu'il n'y ait des connoisseurs fins, qui jugeront que ce n'est plus le même Ecrivain, le même homme; & cependant nous pouvons leur certifier que notre Espion n'a été ni empalé, ni roué, ni pendu, n'est mort ni physiquement, ni civilement, & que c'est toujours lui. Il nous charge, au surplus, de défavouer un supplément prétendu à l'Espion Anglois qu'on a mis sous son nom, & de déclarer qu'il ne connoît ni l'Espion François à Londres, ni l'Espion des Boulevards, ni l'Espion dévalisé, & qu'il n'a ni ne veut avoir rien de commun avec ces confreres de trop mauvaise & trop dangereuse compagnie.

L'ESPION ANGLAIS.

LETTRE I.

Sur M. Franklin. Dialogue avec lui. Faits qui annoncent la continuation des irrésolutions du Ministère de France, & de la Paix conséquemment.

Vous savez que tout est mode, Milord; dans ce pays frivole, & que tel personnage y occupe souvent la scène, moins par son importance véritable que par une vogue passagère qu'il doit à quelque circonstance bizarre. Assurément, si jamais Etranger auroit dû faire sensation à Paris par son apparition subite, c'auroit été M. Deane, lorsqu'il y vint l'année dernière, chargé de deux commissions, l'une de cimenter des relations de commerce déjà établies entre les François & les Américains, l'autre de proposer au Ministère une alliance conçue dans les termes les plus étendus. Quel étonnant spectacle en effet que de voir à la Cour d'un Monarque devenu presque despotique (1), qui prétend ne tenir sa couronne que

(1) Il faut faire attention que c'est un Anglois qui parle dans le génie & suivant les préjugés de sa nation. Note de l'Editeur.

de Dieu, ne devoir rendre compte de sa conduite qu'à Dieu, un fier Insurgent venir lui apprendre qu'il est un contrat entre sa Nation & son Souverain; que tous deux sont également obligés d'en remplir les conditions, & que lorsque celui-ci les enfreint, il délie nécessairement celle-là de son serment : & non-seulement lui apprendre ces maximes si nouvelles à Versailles, mais lui proposer de les adopter de fait, & en l'établissant juge entre le roi de la Grande-Bretagne & ses sujets, de reconnoître les derniers comme n'étant plus rebelles, parce qu'ils se sont déclarés indépendans; de qualifier le premier un Monarque de tyrannique, parce qu'il se sert de sa puissance pour les faire rentrer dans leur devoir; enfin, dans les vues de justice & d'humanité dignes d'un grand Roi, de prendre les armes pour les tirer de l'oppression. L'obscurité dans laquelle affectoit de vivre cet Agent mystérieux, étoit une raison de plus d'exciter la curiosité; & l'éclat que fit bientôt le Lord *Stormont* en évitant sa retraite, & en reprochant aux Ministres de Louis XVI. d'avilir la dignité de leur Maître en formant des liaisons secrètes avec un traître, lui donna d'ailleurs une publicité qui ne le laissoit plus dans l'*incognito*.

Quoi qu'il en soit, on savoit vaguement qu'un Négociateur Américain étoit à Paris; mais beaucoup de gens en ignoroient jusqu'au nom; personne n'étoit empressé de le voir, de suivre ses démarches; & , depuis qu'on en avoit annoncé la venue, on avoit presque oublié son

séjour dans cette Capitale. Il n'en a pas été de même de M. *Franklin*; à peine étoit-il arrivé à Nantes qu'on l'a su à Paris; qu'on a su qu'il avoit amené deux prises Angloises avec lui; qu'il étoit parti le 15 Décembre pour se rendre ici. Dès-lors on a commencé à s'informer de ce qu'il venoit faire. On a répondu pour les fots qu'il venoit se reposer; qu'il avoit amené ses enfans, afin de leur donner une éducation parisienne, & de leur apprendre la langue de ce pays; que ses compatriotes & lui renonçoient à avoir aucune liaison avec l'Angleterre & vouloient déjà *franciser* leur race future. Dès le port où il avoit débarqué, on commençoit à l'aduler; on écrivoit (1) :
 » Le voyage a un peu fatigué ce vieillard
 » vénérable; je l'ai trouvé trop âgé pour le
 » bonheur du monde : vous le connoissez sans
 » doute de réputation, car où la sienne n'a
 » t-elle pas pénétré? Il est de notre Académie
 » des Sciences (2) & autant admiré de l'Europe par ses rares talens, ses connoissances
 » prodigieuses, qu'il est respecté, chéri, adoré
 » de sa Patrie. »

Dès qu'on a été informé que ce Député du Congrès étoit parti de Nantes, on s'est hâté de guetter le moment de son entrée dans cette capitale; on auroit été l'attendre sur le chemin pour prévenir son arrivée & satisfaire sa cu-

(1) Extrait d'une lettre de Nantes du 9 Décembre 1776.

(2) Il est en effet associé étranger de l'Académie Royale des Sciences depuis 1772.

riofité, fi l'on eût été sûr de la route qu'il avoit prise, du jour & de l'heure de fa venue. On n'a pas tardé à être informé qu'il avoit choifi pour logement le même hôtel garni où étoit M. *Deane*, & celui-ci reçoit de l'affociation de fon fameux collègue une célébrité qu'il n'auroit peut-être jamais eue. Il paroît qu'il refte cependant renfermé dans les fonctions obscures & minutieufes du commerce, de la difpenfation des fonds, de la comptabilité, lorsque l'autre traite les grands objets des négociations & de la politique. Ils vivent fans appareil, fans luxe, fans ostentation; ils ont feulement leurs commodités, leurs aïses; ils font dans une honnêteté bourgeoife. Pour mieux vous faire connoître, Milord, ce qu'on pense ici du dernier, combien & comment on s'en occupe, voici ce que je lis dans le bulletin, attribué à un homme de qualité (1) qui rédige jour par jour ce qui se paffe de plus intéressant dans Paris, & l'envoie à fes amis de province & des pays étrangers.

15 Janvier 1777. » Le Docteur *Franklin*, » arrivé depuis peu dans ce pays-ci des Colo- » nies Angloïses, est très-couru, très-fêté, » non-seulement des Savans, ses confreres, » mais de tous les gens qui peuvent le possé- » der, car il se communique avec difficulté » & vit dans une réserve qu'on lui croit pres- » critte par le Gouvernement. Ce Quaker est » dans tout le costume de sa secte. Il a une » belle physionomie, des lunettes toujours sur

(1) M. l'Abbé de Flamarens.

» les yeux, peu de cheveux, un bonnet de » peau qu'il porte constamment sur sa tête, » point de poudre, mais un air net; du linge » extrêmement blanc, un habit brun, font » toute sa parure. Il porte pour seule défense » un bâton à la main.

» Il est fort circonspect en public sur les » nouvelles de son pays qu'il vante beaucoup : » il dit que le Ciel, jaloux de sa beauté, lui » a envoyé le fléau de la guerre. Nos esprits » forts l'ont adroitement fondé sur sa religion, » & ils ont cru entrevoir qu'il étoit de la leur ; » c'est-à-dire qu'il n'en avoit point.

» On n'a pas manqué de graver M. *Franklin*, » dont le portrait est devenu l'étrénne à la » mode pour cette année : on l'a sur sa che- » minée, comme on avoit autrefois un pantin, » & le costume simple & singulier de ce grave » personnage fait tourner son effigie en déri- » sion par nos femmes & nos petits maîtres, » à-peu-près comme celle du futile colifichet » qui servoit de joujou il y a trente ans.

» Ce nouveau Député des Insurgens, du » reste, n'a point paru jusqu'ici à Versailles ; » on croit que c'est concerté pour ne point » effaroucher l'Ambassadeur d'Angleterre qui » a fait des réquisitions vigoureuses à son sujet » & auroit désiré qu'on ne l'eût pas reçu dans » cette capitale, & qu'on l'eût même renvoyé » de France aussi promptement qu'il y étoit » venu. S'il voit nos Ministres, c'est à Paris, » c'est la nuit, c'est dans le plus grand secret ; » mais il a de fréquentes conférences avec les » Sieurs de *Beaumarchais* & le *Rez-de Chaumont*.

» Le premier est le *toutou* de M. & Mad. de
 » *Maurepas*, & vraisemblablement le porteur
 » de paroles. Quant au second, c'est un homme
 » ardent, industrieux, cupide, & qui embras-
 » seroit à lui seul le commerce de treize co-
 » lonies unies, s'il le pouvoit. «

Pour moi, Milord, ne pouvant résister à mon envie extrême de voir ce sage Américain que j'avois connu en Angleterre, je lui ai écrit un mot pour lui demander s'il n'y auroit point d'indiscrétion à l'aller trouver, & il m'a répondu très-honnêtement, en me disant qu'il me préviendrait, sans la nécessité où il étoit de ne visiter aucun Anglois. Je me suis rendu chez lui au jour & à l'heure indiqués. Après les premiers complimens & les plus tendres embrassades, je ne lui ai pas dissimulé que j'étois gros de questions, que je lui en ferois peut-être de téméraires; mais qu'il auroit toute la liberté de n'y pas donner de solution; à quoi il a répliqué en riant, qu'il la prendroit, quand je ne la lui accorderois pas.

L' A N G L O I S.

Je suis sincèrement pénétré d'admiration pour vos compatriotes, qui, après avoir épuisé tous les moyens offerts par les loix de défendre leurs droits, ont enfin pris la résolution généreuse de repousser la force par la force, & d'apprendre aux Souverains qu'il est un terme à leur puissance lorsqu'ils en abusent. Il faut de temps en temps à la terre de ces spectacles, &, s'ils étoient renouvelés plus souvent, le despotisme n'auroit pas fait les

progrès rapides avec lesquels il s'avance même sur la tête des Anglois; mais plus l'effort est grand, plus il doit être soutenu & sans vous départir d'une défense légitime & vigoureuse, ne vous êtes-vous pas trop pressés, en publiant votre acte d'indépendance, de vous ôter toute ressource de réunion avec la Mere-Patrie, autrement que par la conquête, c'est-à-dire, l'esclavage?

M. F R A N K L I N.

Il est parmi nous des gens sensés qui l'ont pensé, & le pensent encore mieux à présent. La nécessité nous a forcés à cet acte, sans lequel nous n'avions aucun secours à attendre de la France, je dis aucun secours militaire; car elle n'auroit pas mieux demandé que de continuer à enrichir sourdement son commerce à nos dépens, de rester spectatrice tranquille de nos débats, de laisser s'épuiser réciproquement d'hommes & d'argent la Mere-Patrie & nous, pendant cette lutte sanglante qui pourroit durer aussi long-temps que celle des Provinces-Unies contre l'Espagne. D'un autre côté, elle refusoit constamment jusque-là, non-seulement de recevoir les projets de traité que M. *Deane* avoit présentés, mais même de reconnoître la qualité de Commissaire que le Congrès lui avoit donnée: elle se bernoit à lui accorder, comme particulier, le même asyle & la même protection dont jouissent tous les étrangers qui habitent le Royaume; elle nous menaçoit de prohiber très-sévèrement à ses sujets l'exportation des armes &

des munitions de guerre directement pour l'Amérique septentrionale, de défendre à nos corsaires de vendre leurs prises dans ses ports, & aux négocians de les acheter, de ne permettre même aux premiers d'y séjourner que le temps prescrit par le Traité d'Utrecht (1) & sous les conditions expressees portées dans ce même Traité.

L' A N G L O I S.

Eh bien ! cela devoit vous rendre suspects les insinuations de la France, qui sentoît l'importance de cette démarche, pour être bien assurée de votre rupture, de l'impossibilité de votre réconciliation avec la Mere-Patrie, de la dépendance où vous alliez être d'elle, & de tous les avantages qu'elle espéroit d'une scission funeste aux deux Etats & dont elle seule recueilleroit le fruit sans se compromettre & sans s'avancer qu'autant & jusqu'où elle le voudroit bien.

M. F R A N K L I N.

Oui ; mais nous avons besoin de la France, & la France n'avoit pas besoin de nous. Son Ministre des affaires étrangères nous exposoit,

(1) L'Article 15 de ce Traité porte en substance :
 » Que les parties contractantes (la France & l'Angleterre) ne permettront pas à leurs ennemis respectifs d'armer dans leurs ports, d'y vendre leurs prises, & d'y séjourner au-delà du temps requis pour réparer leurs dommages, & se pourvoir des choses nécessaires pour être en état de remettre à la mer, »

d'ailleurs, que son Maître, ami de la paix, sentant combien elle étoit encore nécessaire à son Royaume, ne pouvoit se hasarder à donner assez d'hombrage à la Cour de Londres pour s'attirer son ressentiment, sans que les malheurs de la guerre qui en devoient résulter, ne fussent au moins compensés par un Traité qui procurât des fruits durables ; que ces fruits ne pouvoient être que la diminution de la puissance Angloise par notre séparation absolue & irrévocable, & l'équilibre rétabli sur les mers & dans le commerce, dont la balance penchoit trop énormément en faveur de cette rivale.

L' A N G L O I S.

Ainsi c'étoit à qui passeroit le premier. Le Congrès ne vouloit pas prudemment déclarer avec éclat votre indépendance que vous ne fussiez assurés de la bonne foi de la France par des secours réels, efficaces, en activité ; & la France vous en refusoit jusqu'à ce qu'elle fût certaine qu'ils ne tourneroient pas à son détriment & à sa confusion.

M. F R A N K L I N.

Outre la raison d'utilité, la première en politique, M. de Vergennes nous en donnoit une de dignité : c'est que la France en prévenant par sa déclaration de guerre, notre rupture ouverte, sembloit devenir l'auteur de notre révolte, & confirmer les bruits peu honorables qu'on répandoit à cet égard ; au lieu qu'en ne faisant que nous appuyer dans notre scission & dans la formation de notre nou-

vel Etat, elle uſoit d'un droit, d'un bénéfice de commerce, conduite dont elle ne ſeroit que la première à donner l'exemple, & à laquelle ſ'emprefſeroient bientôt de ſe conformer les autres Etats maritimes. Il n'y avoit guere de replique à ces objections.

L' A N G L O I S.

Ainſi vous vous êtes déterminés à prouver votre bonne foi en abjurant authentiquement toute réconciliation avec une marâtre qui vous traitoit plutôt comme ſes ennemis que comme ſes enfans. La démarche étoit indiſpenſable : mais j'en reviens à ma première idée, c'eſt que cette démarche qui a fixé ſur vous les yeux de l'un & l'autre Hémisphère, n'a, ce me ſemble, pas été ſuivie des efforts héroïques qu'elle exigeoit & auxquels on ſ'attendoit. Suivant les relations de la dernière campagne, vous avez laiffé bien facilement prendre poſte aux Anglois dans l'iſle des Etats, à l'iſle longue, à New-Yorck : on regardoit comme plus aifé de ſ'oppoſer à leur deſcente, que de les repouſſer aujourd'hui qu'ils ſont maîtres de tous ces lieux, & qu'ils ſ'y ſont fortifiés.

M. F R A N K L I N.

Vraiment, voilà un des principaux objets de ma venue, pour deſſiller les yeux du Miniſtere François, qui, refroidi ſenſiblement par ces mauvaiſes nouvelles, avoit beſoin d'être éclairé. Si nous avions été maîtres de repouſſer de vive force les *Howe*, & de les empêcher de prendre pied lorsqu'ils trainoient

à leur fuite une eſcadre formidable & une armée de troupes réglées, bien diſciplinées, nombreuses & fournies abondamment de tout, nous aurions été dès-lors en état de nous ſoutenir par nous-mêmes, & nous n'aurions pas eu beſoin de recourir à aucun allié. Notre Général *Washington*, vrai *Fabius*, a fait ce que la prudence exigeoit ; le plus habile ne ſe fût pas mieux conduit. Sans aucune marine pour le ſecourir dans la déſenſe des côtes, il n'avoit que des milices mal-aguerries, mal pourvues d'armes, qu'il ne pouvoit pas recruter facilement ; il falloit ne point ſe laiſſer entamer, tout attendre du bénéfice du temps, & ſe réduire à une guerre de chicane, qui en exerçant nos troupes, en les fortifiant, en formant nos officiers, nous rendra quelque jour capable d'actions plus brillantes. Ce ſont les Ruſſes qui ſ'inſtruient à l'école des Suédois ; ou plutôt, il n'y a point de comparaifon à faire. Quand nous avons commencé à combattre, nous n'avions que notre courage pour nous, ni habits, ni canons, ni fuſils, ni munitions ; & les caricatures des Soldats Boſtoniens dont on égayoit la populace Angloiſe, n'étoient que trop juſtes ; mais ſous cet acoutrement miſérable & groteſque dans ces individus peu façonnés à l'art des combats, il réſidoit des ames enflammées de l'amour de la liberté, & de la haine de la tyrannie.

L' A N G L O I S.

Oui, mais aujourd'hui qu'on ne croit plus à ces antiques vertus, c'eſt par le nombre

des bataillons ; par une artillerie plus ou moins formidable , par les talens des Généraux qu'on calcule les probabilités de la victoire ; & je me suis bien douté que si vous n'éblouissiez la France par des prodiges de valeur , elle ne vous tiendrait pas parole.

M. F R A N K L I N.

Elle présente des raisons plausibles de retard : elle ne veut rien faire sans le concours de l'Espagne ; & cette Puissance , fatiguée de l'échec reçu à la côte d'Afrique , de la campagne qu'elle vient de faire contre les Portugais , a besoin d'un peu de repos. D'ailleurs , cette année est encore nécessaire à la France , afin de remonter sa marine , d'approvisionner ses ports & arsenaux , de se concilier les Puissances neutres , de cerner en quelque sorte les Anglois , & les priver de tous leurs alliés , en convainquant ceux-ci de la modération de Sa Majesté Très-Chrétienne , qui ne travaille que pour le bonheur général.

L' A N G L O I S.

Au moins vous envoie-t-elle des secours indirects , plus considérables , plus utiles & plus efficaces que ceux que vous en avez reçus jusqu'à présent ? car j'ai oui-dire que vous aviez été cruellement trompés ; que vos Capitaines s'en étoient plaints dans les ports de France , & y avoient reproché aux négocians & armateurs leur mauvaise foi.

M. F R A N K L I N.

Rien de plus vrai. Outre qu'ils nous venoient leurs marchandises au poids de l'or ,

c'est qu'ils ne nous en donnoient que le rebut. A l'égard des armes sur-tout , ils nous ont fait passer tous ces fusils de réforme devenus en nos mains plus funestes à ceux qui les portoient qu'à nos ennemis ; & quant aux individus , l'Amérique a été l'égout de la France. Au-lieu d'Officiers expérimentés dont nous avions besoin , de bons Artilleurs , d'Ingénieurs habiles , nous n'avons reçu que de mauvais sujets , des escrocs , des gens perdus d'honneur & de dettes , ou des petits-maîtres avantageux , impudens , insultant à notre franchise , à notre bonhommie , cherchant à débaucher nos femmes & nos filles , propres à nous infecter de leur corruption , nous apportant des vices inconnus jusqu'à lors parmi nous.

L' A N G L O I S.

Aussi quel homme aviez-vous pour présider à ce triage ? J'ai toujours été indigné de voir le Sieur De *Beaumarchais* correspondre avec M. *Deane*. Que pouvoit-il y avoir de commun entre un pareil Agent & une République farouche & austère ?

M. F R A N K L I N.

Ce n'est pas nous qui l'avions choisi ; on nous l'avoit indiqué comme l'homme du Gouvernement propre à servir d'intermédiaire ; il a bien fallu le prendre ; nous sommes même forcés de le conserver encore , vu les liaisons commencées avec lui , qui ne peuvent se rompre brusquement ; mais M. *Deane* doit le surveiller.

N'importe : le vice & la vertu , l'honneur & l'infamie ne doivent jamais sympathiser ensemble : on dit même aujourd'hui publiquement que , par son indiscretion , il a réveillé plus que jamais la vigilance de l'Ambassadeur de S. M. Britannique , & que les Ministres de Versailles sont fort embarrassés de répondre à ses plaintes , articulées dans le plus grand détail ; on dit qu'en conséquence la frégate *l'Amphitrite* , partie du Havre , & obligée de relâcher à l'Orient , ne partira pas....

Ici , Milord , M. Franklin poussa un grand soupir , & resta dans un morne silence qui me fit juger qu'il ne vouloit pas entrer en explication sur ces faits particuliers dont je vous rendrai compte plus bas ; je repris donc les objets de politique générale & continuai de la sorte.

Le fâcheux de votre position , c'est que vous n'avez pu tirer de votre propre fonds toutes les ressources dont vous aviez besoin ; c'est qu'entre les diverses nations auxquelles vous pouviez avoir recours , la France ait été la seule disposée à vous entendre & la seule dans le fait en état de vous seconder ; c'est qu'au moment où vous avez pris votre résolution généreuse , son Ministère se soit trouvé foible , indécis , tâtonneur , cherchant à pallier l'inconséquence de sa conduite avec ses principes , incapable d'être ébloui par la gloire , plus brillante que solide , en effet , de procurer une puissante révolution , mettant de l'astuce où il auroit fallu de la grandeur , voulant vous laisser faire tous les essais périlleux

à vos propres dépens , même aux risques de manquer le but qu'elle envisage , & ne se hasarder que lorsqu'un succès certain couvrira la honte du rôle que l'Angleterre pourroit lui reprocher.....

Ici , Milord , nouveau soupir de M. Franklin , & continuation de silence. Je me tournai d'une autre maniere.

Quoi qu'il en soit , repris-je , plus on vous abandonne à vous-mêmes , plus vous exciterez d'admiration , si , contre l'attente des Militaires de ce pays-ci , vous mettez en défaut l'art de vos ennemis & rendez leurs efforts vains.

M. F R A N K L I N.

Je l'espère , Milord ; j'espère que tous ces froids calculateurs apprendront que l'énergie de l'ame d'un peuple neuf devoit entrer pour quelque chose dans leurs combinaisons , & qu'il n'est nul parallele à établir entre des mercenaires , vendant leur sang à qui veut le payer , & des Spartiates le versant pour la défense de la Patrie , combattant pour leurs foyers , pour secouer , briser les fers dont on cherche à les accabler.

L' A N G L O I S.

Au reste , si (*Quod omen Deus avertat*) par une fatalité affligeante , désastreuse pour l'humanité entiere , vous veniez à succomber , la France , à qui vous auriez à reprocher & votre défection , occasionnée par ses instigations , & vos défaites , pour ne vous avoir pas tenu ses promesses , vous seroit du moins utile malgré elle en ce moment. Le peuple Anglois , la

Nation ; le Monarque sont si outrés contre cette Puissance , dont la conduite insidieuse les a jetés dans la crise la plus embarrassante où ils se soient jamais trouvés , qu'ils vous accorderoient les conditions les plus avantageuses , si vous vouliez les seconder dans leur vengeance & faire la guerre....

M. F R A N K L I N.

Arrêtez, Milord ; point de ces suppositions odieuses & exécrables. Jamais , non jamais d'alliance offensive avec l'Angleterre , encore moins contre la France notre bienfaitrice. J'ai la plus grande confiance en son Ministre des affaires étrangères ; je le crois incapable de nous tromper ; je le crois sur-tout trop bon politique pour ne pas sentir toute l'importance de ce moment d'humilier l'Angleterre , de profiter d'une occurrence unique & qui ne se retrouvera plus , s'il laisse passer l'occasion ; mais il n'est pas seul dans le Conseil : il y a des Ministres qui ont une façon de voir moins étendue , qui regardent comme tout bénéfice le temps où la France pourra rester dans cette neutralité apparente ; ils ne sentent pas que si l'Angleterre se fatigue dans cet intervalle , nous nous affoiblirons encore plus & que notre indépendance confirmée , qui auroit peut-être été le fruit d'une campagne vigoureuse , exigera , pour avoir trop tardé , des années de guerre ; qu'il faudra répandre une immensité de trésors , verser des flots de sang.

L' A N G L O I S.

O sage Américain ! encore un coup , je vous

admire , je vous applaudis , je desirer ardemment que vous souteniez vos privilèges avec tout le succès que mérite la bonté de votre cause ; que le Ministère perfide , auteur de vos maux , subisse le châtement qu'il mérite : mais j'aime ma patrie ; je ne puis m'empêcher de frémir en la voyant décheoir de sa splendeur , en voyant la France s'élever sur ses débris & sur les vôtres ; car vous ne pouvez vous dissimuler qu'après avoir excité votre insurrection , elle ne rie intérieurement de vos souffrances & de vos calamités.

M. F R A N K L I N.

Je le fais.

L' A N G L O I S.

Vous ne pouvez attribuer le zèle qu'elle semble témoigner pour votre défense ni à la conviction intérieure qu'elle a de la légitimité de votre querelle , ni à cet esprit de droiture & d'équité qui devrait être toujours le principe de la conduite des Souverains , encore moins à cet amour ardent de venger les droits de l'humanité blessée.

M. F R A N K L I N.

Je le fais.

L' A N G L O I S.

Vous ne pouvez vous cacher même qu'elle vous regarde intérieurement comme des rebelles , que si les Américains de ses Colonies s'étoient portés à la centième partie des excès que vous reproche l'Angleterre , les échafauds n'eussent été dressés ; les gibets , les roues n'eussent été remplis de victimes , ou que , dans

l'impossibilité de punir, elle n'eût tenu la même conduite que l'Angleterre; elle n'eût jeté les hauts cris contre ceux qui auroient assisté, secouru ses sujets révoltés, ou conservé la moindre liaison avec eux :

M. F R A N K L I N.

Je le fais.

L' A N G L O I S.

Pour mieux connoître le génie de ce Gouvernement, songez au peu d'attachement qu'il a pour ses propres sujets, à son peu de reconnaissance d'un dévouement aveugle, d'une idolâtrie sans bornes. Sans remonter bien loin, voyez comment, non par droit de conquête, mais par droit de convenance & d'arrangement, en pleine paix, ayant cédé à l'Espagne, les peuples de la Louisiane, sans leur aveu, sans leur en avoir fait part, ces peuples, par un excès d'amour envers leur Patrie, ayant refusé de reconnoître leur nouveau Souverain, avant d'avoir reçu une réponse à leur députation, à leurs dernières instances pour rester sous une domination qu'ils chérissent, ont été victimes d'un zèle si mal placé; comment douze chefs, sans aucune forme de procès, ont été fusillés impitoyablement, sans la moindre réclamation, sans la plus légère interposition des bons offices de leur premier Souverain.

M. F R A N K L I N.

Je le fais.

L' A N G L O I S.

Un exemple plus récent vous prouvera combien son système de despotisme est opposé au

langage qu'il vous tient à présent. Voyez comment la Cour de Versailles en a usé à l'égard des Corfès, sur lesquels n'ayant d'autres droits qu'une cession des Génois qu'elle savoit bien n'être pas leur Souverain paisible & reconnu, dont ce peuple, plus ami de la liberté que vous encore, & plus cruellement vexé, repoussoit constamment la tyrannie, après avoir servi de médiatrice contre les opprimés & les opprimans, a prétendu acquérir une autorité légitime de Gènes qui ne l'avoit même pas, & qui, l'eût-elle eue, n'étoit pas en droit de la céder sans l'aveu des Corfès ?

M. F R A N K L I N.

Je le fais.

L' A N G L O I S.

Voulez-vous enfin, une considération plus puissante encore pour connoître le peu de foi à ajouter à ses promesses, à ses engagements même ? Voyez comment, instigatrice des troubles de Pologne, des confédérations qui s'y sont élevées pour repousser une Souveraine étrangère, qui sembloit déjà regarder ce Royaume au rang de ses Provinces, garante des Traités qui conservoient l'indivisibilité de la République, elle a abandonné ces peuples; elle a vu trois Puissances s'en partager les dépouilles impunément, & donner l'exemple le plus funeste aux petits Etats d'Allemagne & de l'Europe entière, exemple que cette partie du monde policé n'offre nulle part depuis l'invasion des peuples barbares.

M. FRANKLIN.

Je fais tout cela ; mais , outre que ces faits sont du regne précédent ; outre que le Monarque & le Ministère actuel de Versailles se conduisent d'une maniere différente ; outre que l'intérêt de la France est aujourd'hui tellement lié avec le nôtre , qu'elle doit craindre presque autant que le Congrès de nous voir retourner sous la domination de l'Angleterre , c'est qu'en politique comme en médecine , dans les crises capitales où il va de la vie , on cherche à remédier au mal le plus grand & le plus pressant : nous ne pouvons prévoir ce qui arrivera dans un siecle , dans cinquante ans.... Jugez par cette alliance monstrueuse à quel excès de désespoir nous a porté la Mere-Patrie !

Ici , Milord , roulerent des larmes dans les yeux de ce vieillard vénérable , & je jugeai qu'il avoit le cœur profondément ulcéré. Je ne voulus pas le pousser plus loin de questions ; je crus devoir respecter le rôle délicat qu'il remplit. J'avois tiré de lui le seul secret que je desirois , & essentiel à nos amis de l'opposition , savoir que la France commence déjà à tergiverser avec ces peuples qu'elle a poussés à la révolte , que l'Angleterre , toute déchirée de factions dans son sein , toute démembrée de ses plus belles Provinces , toute fatiguée des efforts violens qu'elle a faits , l'effraie encore de l'ombre de sa puissance ; que les Insurgens ne font pas à se repentir de leur démarche de l'acte d'indépendance ; qu'ils ont de l'humeur , & que , tandis que les liens de la consanguinité , d'une même langue , des mé-

mes loix , du même intérêt , ne sont pas rompus , on pourroit les ramener. On le pourroit d'autant mieux à présent qu'ils n'ont jusqu'ici aucun Traité avec la France , qu'elle n'a point prodigué encore son sang pour eux , & que si elle leur a donné quelque secours en munitions ou en argent , elle en est bien dédommagée par le profit énorme de ses commerçans avec les Etats-Unis.

Pour mieux appuyer les inductions que j'ai tirées de ma conversation avec M. Franklin , je reviens , Milord , aux faits , & sur-tout à ce qui concerne cette fameuse frégate *l'Amphitrite* qui a occasionné tant de scandale à la Cour de Londres , & forcé la France à des dénégations aussi fausses qu'humiliantes. En effet , le port où s'est conduit l'armement , qui , quoique marchand , est en même temps un port de Roi , le Sieur de *Beaumarchais* , qui est venu de Paris y présider , connu par ses liaisons avec le Ministère & les Insurgens , la nature de sa cargaison consistant principalement en munitions de guerre , l'espece de ses passagers , la plupart Officiers augmentés de grade , tout prouvoit la collusion du Gouvernement avec les Armateurs ; il sentoît si bien les reproches dont étoit susceptible cette conduite , qu'il avoit cherché à s'y dérober par le mystere du préposé. Le Sieur de *Beaumarchais* étoit resté au Havre sous un nom étranger ; mais son amour-propre l'ayant fait sortir trop tôt de son incognito (1) , le Lord *Stormont* a été sur le

(1) Extrait d'une Lettre du Havre du 27 Octobre

champ informé, & a tourmenté la Cour de Versailles; il se plaint de l'activité de cet Agent infatigable, ayant des correspondances à Dunkerque, à Nantes, à Bordeaux; l'ame d'une compagnie de commerce qui s'est associée pour fournir aux Américains tout ce qui peut nourrir & entretenir le feu de la révolte, qu'on rencontre sur toutes les routes; qui se transporte sans relâche d'un port à l'autre; qui vient d'expédier & fréter récemment neuf gros navires pour le même objet. Il a représenté avec autant de chaleur que de vérité, qu'il n'étoit pas possible que, dans un Royaume où la volonté du Prince ne trouve point d'obstacle, où, par la nature des formalités, des réglemens &

1776. Nous sommes peu émerveillés de la conduite du Sieur de *Beaumarchais*, venu ici pour presser le départ du Vaisseau destiné à passer chez les Insurgens, quoiqu'il eût en apparence voulu mettre du mystère dans sa mission, puisqu'il s'étoit déguisé sous un nom étranger, se faisant appeller M. *Durand*; son amour-propre, d'un autre côté, ne lui a pas permis de garder l'incognito que supposoit son nom, & il a poussé l'indiscrétion jusqu'à faire jouer sa comédie du *Barbier de Séville*; mais il en a été puni, car les habitans de cette ville, moins indulgens que vos Badauds, ne l'ont nullement goûtée, & elle est tombée; par dérision on a demandé à la fin l'Auteur, qui, quoique dans une loge, n'a osé se montrer. Il a cru faire sans doute un grand présent aux Insurgens en leur envoyant son neveu de *l'Epine*, fils de l'Horloger, polisson auquel il a fait avoir un brevet de Capitaine, & pour le rendre plus agréable chez ses nouveaux hôtes, il a farci les malles du jeune homme d'une pacotille de ses mémoires, drames, comédies, &c.

des gênes, l'on ne peut pas faire partir une chaloupe, y charger une piece d'étoffe, y embarquer un passager, sans que le Ministre de la Marine en soit informé, des secours si considérables, si publics, si long-temps soutenus, si nécessaires enfin à l'entretien de la guerre chez des sujets révoltés de S. M. Britannique, annonçoient assez clairement des intentions contraires à la teneur des traités.

Le Comte de Vergennes, étourdi, a répondu à ces représentations par des expressions de surprise & d'indignation, & par la déclaration positive qu'on ne souffriroit jamais le transport des armes & des munitions de guerre chez les Américains; que l'intention de Sa Majesté étoit d'empêcher des entreprises violant aussi essentiellement la paix subsistante entre les deux Couronnes; il a rejeté ces abus sur M. de *Sartines*, & il pouvoit se faire réellement que le Ministre des affaires étrangères, d'une politique franche & simple, ne participât point à ces infractions sourdes. Quoi qu'il en soit, le Sieur de *Beaumarchais*, spécialement désigné par le Lord *Stormont* comme le recruteur des Insurgens, a reçu ordre d'être plus circonspect; il a déclaré à divers Officiers qui sont venus le trouver & lui faire part de leur bonne volonté, qu'il ne pouvoit plus rien pour eux; cependant il a pris leur adresse, ce qui prouve que cette réserve n'est que momentanée & adaptée aux circonstances. Un autre fait plus positif & plus concluant à l'extérieur, c'est qu'il a été expédié sur le champ un courier au Havre dont on savoit bien sans doute que *l'Amphitrite* étoit

déjà partie (1). L'objet annoncé étoit d'en empêcher le départ & d'en faire visiter la cargaison; l'on croyoit en être quitte pour cet acte de bonne volonté sans effet; heureusement les vents ont mieux servi l'Angleterre que le Ministre françois; cette frégate a été obligée de relâcher à l'Orient; on n'a pu se dispenser de la décharger, & l'on a vu sortir de son ventre des canons, des boulets, de la poudre, des munitions de guerre de toute espèce, justifiant trop bien les plaintes du Lord *Stormont*. On prétend que tout cela n'est qu'un jeu, & qu'on y fera rentrer par *tribord* ce qu'on en a tiré de *bas-bord*. Je le croirois assez, sur-tout si quelques meilleures nouvelles raniment le zèle des Députés des Insurgens, & l'espoir de la France.

(1) Extrait d'une lettre du Havre du premier Janvier 1777. Nous ne sommes point inquiets de l'*Amphitrite*, le navire de 20 canons, parti il y a environ quinze jours pour aller chez les Insurgens porter des munitions de guerre & des Officiers. Voici ce qui nous rassure : trois jours après son départ, le Ministre de la Marine toujours très-variable, envoya un courrier pour arrêter ce bâtiment. On mit une chaloupe en mer avec des pilotes pour aller à sa poursuite & le joindre, en cas qu'il eût été retardé par les vents ou quelque autre obstacle, mais ils parcoururent en vain toute la Manche jusqu'à son débouchement; ils n'en purent rien apprendre; c'est ce qui a fait présumer qu'il a passé sans difficulté. Il pouvoit y avoir 30 ou 40 Officiers sur ce Navire; les autres qui attendoient le départ du second bâtiment, pour s'embarquer, ont reçu contr'ordre & sont retournés à Paris. Il y a apparence que le Ministre Anglois a parlé haut & a fait peur.

Quoi

Quoi qu'il en soit, on étoit si persuadé ici de la destination de ce bâtiment & de la contrebande qu'il devoit faire, que, peu après son départ, ayant entendu une cannonade vive au Havre, on ne douta pas que ce fût l'attaque de cette frégate par les Anglois qui l'attendoient : on a été jusqu'à dire qu'ils l'avoient coulé bas pour effrayer, par cet exemple terrible, les armateurs cupides qui formoient de pareilles entreprises, & les équipages trop dociles pour s'y prêter. Et j'ai entendu les politiques impartiaux convenir qu'ils ne pouvoient désapprouver cet acte de justice que nos Compatriotes se feroient fait eux-mêmes, voyant l'inutilité des représentations de l'Ambassadeur, & l'hypocrisie du Ministère François.

La Cour de Versailles, malgré sa complaisance apparente en cette circonstance pour celle de Londres, est, au surplus, si peu disposée à se conduire avec sincérité, que l'on annonce que le Corsaire la *Représaille*, porteur de M. *Franklin*, après être resté au port de Nantes aussi long-temps qu'il conviendra à ses vues, après s'être recruté de Matelots François & y avoir pris toutes les munitions dont il a besoin, doit ressortir, ou est peut-être déjà ressorti, non pour retourner en Amérique, mais pour exercer des incursions aux côtes d'Angleterre, faire des prises & les amener en France; on croit même que cet armement sera soutenu par des négocians François; je vois plusieurs spéculateurs excités par le même esprit de rapine, qui n'atten-

Tome V.

B

dent que le moment où le Gouvernement voudra bien le leur permettre, ou du moins fermer les yeux pour, avec des lettres de marque prétendues du Congrès, armer des corsaires & faire le même métier.

Telle est, Milord, la petite guerre fourde qu'on médite cette année, à moins que quelque grand coup frappé de part ou d'autre ne détermine le Cabinet de Versailles ou à abandonner tout-à-fait les Insurgens, si leurs affaires sont désespérées, ou à lever le masque si elles prospèrent. Jusque-là l'on continuera à parler à l'Ambassadeur d'Angleterre le langage de la paix & de l'amitié, & l'on épuîsera toutes les ressources de l'artifice & de la dissimulation pour calmer les justes plaintes de la Grande-Bretagne, pour tromper ses soupçons, & arrêter les effets de son ressentiment. Cependant, on s'applique avec une ardeur opiniâtre à l'augmentation de la Marine : on précipite dans tous les ports les constructions & les approvisionnemens nécessaires pour l'armement des vaisseaux, & l'on doit détourner cette année une partie considérable des revenus annuels pour subvenir à ces frais extraordinaires. Il paroît même que les fonds du nouvel emprunt y seront absolument consacrés (1) mais on a soin d'en déguiser l'emploi sous le prétexte de rembourser des dettes onéreuses auxquelles il est essentiel de pour-

(1) Il s'agit d'un emprunt en viager par forme de loterie de 24 millions, enregistré au Parlement le 7 Janvier 1777.

voir, & afin de mieux en imposer à la Cour de Londres, on y a inséré cette phrase remarquable : « Nous ne voyons aucun événement qui puisse déranger l'ordre général » que nous nous proposons, ou qui doive » inspirer de l'inquiétude aux créanciers de » l'Etat; car, indépendamment du desir que » nous avons de conserver la paix, nous aurions pour les temps de crise des secours » extraordinaires que le zèle de nos fideles » sujets nous a toujours offerts, & dont la » prospérité de notre Royaume nous permet » troit de faire usage... » Phrase insidieuse, dont le double objet est d'endormir d'une part l'Angleterre dans une sécurité funeste, & l'autre d'arrêter ces actes trop hostiles par la crainte d'un ennemi déjà préparé dans ses ressources.

N'en croyez rien, Milord, les ressources de la France seront sans doute inépuisables quand il y aura de la bonne volonté & du zèle; mais l'état de ses finances est toujours misérable & très-embrouillé, à l'égard de sa marine; malgré tous les efforts actuels, elle est encore en mauvais état. Voici, d'après mes relations des ports, quel est le système du jour : On se contentera, pour ne point effaroucher les Anglois, d'envoyer des frégates aux Isles du Vent & sous le Vent afin d'y favoriser, autant que faire se pourra, toujours sans hostilités ouvertes, le commerce des Insurgens, & la retraite de leurs corsaires qui y voudront armer ou conduire les prises qu'ils auront faites, même les armateurs François à

qui le jeu plaira, sous le pavillon des Etats-Unis. On se flatte, vu l'éloignement des lieux & la longueur des rapports, qu'avant les éclaircissements auxquels donneront lieu sans doute les nouvelles plaintes de l'Angleterre, il pourra survenir des événemens qui guideront plus sûrement la France dans ses démarches ultérieures. Quant à l'Europe, comme on est informé que le projet du Ministère Britannique est d'empêcher les incursions des corsaires Américains, ayant choisi les ports de France pour leurs places d'armes, & les pirates François exerçant leur brigandage, sous le même pavillon; de tenir en conséquence une escadre d'observation, croisant depuis l'Irlande jusqu'à Cadix, & formant conjointement avec un certain nombre de frégates une chaîne non interrompue pour intercepter & fouiller tous les navires, & empêcher qu'il ne passe aucun secours, soit de la part de la France, soit de celle de l'Espagne; on propose à cette dernière d'en combiner une propre à tenir tête à celle-là, à protéger le commerce des sujets respectifs & sur-tout à empêcher ces visites tyranniques. Il n'y a pas d'apparence que celle-ci, occupée ailleurs actuellement, qui a formé jusqu'à présent peu de liaisons avec les Insurgens, mécontente en outre des premières incursions de la France, accepte ce parti. Quoi qu'il en soit, on continue dans les ports d'ici à augmenter l'escadre de six vaisseaux de ligne; portée ensuite à dix (1) & aujourd'hui à

(1) Extrait du lettre de Brest du 18 Décembre,

treize (1) & l'on croit qu'après la fin de l'armement de ceux-ci on en armera d'autres (2) sans doute seulement en proportion

bre 1776.... Les frégates désignées pour aller observer en dehors, ont commencé leur mission. Le dimanche 15, la Cour a fait savoir les noms des Commandans destinés aux vaisseaux qu'on arme à présent au nombre de quatre & une corvette.

Canons.

Capitaines.

Le Robuste de	74	Mrs. de la Motte Piquet.
L'Actif de	74	Hector.
Le Dauphin Royal de	70	de Beaufort.
Le Bien-Aimé de	64	de Bougainville.
Le Serin, Corvette.		M. de Ligondais.

On parle d'armer sept vaisseaux, destinés, dit-on, à joindre l'escadre Espagnole & qui feront sous les ordres du Commandant de cette nation. On craint toujours ici la guerre, ou, pour parler plus vrai, on l'espère.

On ne parle point de faire sortir l'escadre en rade qu'on croit destinée seulement à inquiéter les Anglois.

(1) Extrait d'une lettre de Rochefort du 21 Décembre 1776.... La Cour a varié encore une fois & presse aujourd'hui l'armement des trois vaisseaux en question dont les Commandans sont nommés.

Capitaines.

Le Fendant.	Mrs. de Vaudreuil.
Le Réfléchi.	de Barandin.
Le Triton.	de Brache.

En outre, la flûte le *Courtier*, commandée par M. Lombard, Lieutenant de vaisseau, doit partir incessamment pour porter des vivres aux bâtimens du Roi qui sont aux îles du Vent & sous le Vent.

(2) Extrait d'une lettre de Brest du 30 Décembre 1776. Les frégates continuent alternativement leur croisière sur Ouessant deux à deux, la Cor-

des préparatifs qu'exigeront ceux de la Grande-Bretagne.

Rien de nouveau à Toulon. Le Comte d'Estaing, qui en est revenu depuis ce temps, obsède le Ministre continuellement, & a de fréquentes conférences avec lui; on ne doute pas qu'il ne souffle le feu de la discorde & n'excite à la guerre, dans l'espoir d'affouvir sa haine contre les Anglois: de son côté, M. de Sartines, qui le redoute, ne seroit pas fâché de s'en débarrasser en l'éloignant & le commettant aux hasards des combats. Le Duc de Chartres vient d'être nommé lieutenant-général des Armées navales (1) &, comme il a eu aussi plusieurs entretiens avec le Ministre, des politiques sont partis delà pour former des conjectures & assurer qu'il seroit bientôt en activité; celui-ci n'est pas aussi redoutable pour la Grande-Bretagne. Un Prince du sang seroit le meilleur Général qu'elle pût désirer qu'on lui opposât par mer.

Quoi qu'il en soit, pour me résumer, Milord, en finissant cette lettre, le peu de succès des Américains, leurs échecs même inti-

vette le *Serin* doit appareiller aujourd'hui pour Saint Domingue, si les vents le permettent. Le Chevalier de Ligondais, qui la commande, a reçu des ordres pour hâter son départ, ayant des paquets très-pressés à porter dans cette Colonie.

On croit toujours à la guerre dans ce port; on prétend qu'après la fin de l'armement des vaisseaux auxquels on travaille actuellement on en armera d'autres, &c.

(1) 4 Janvier 1777.

mident la France. Le pauvre *Franklin* a le cœur navré & fait une triste figure; on n'abandonne cependant pas la partie; mais on se tient sur la réserve, la circonspection; on augmente ses armemens moins pour attaquer que pour n'être point pris au dépourvu, si l'Angleterre se fâchoit trop sérieusement; ou plutôt, le Ministre de la Marine se sert de ce prétexte pour se donner du relief, pour attirer à lui des fonds abondans, pour se rendre de plus en plus recommandable aux Officiers de son département en leur procurant de l'emploi & des grâces. L'Espagne, occupée dans l'Amérique méridionale, est une ennemie de moins dans ce moment; ces heureuses circonstances donnent du répit; puissent nos Ministres en profiter! Puissent tomber les écailles épaisses qu'ils ont sur les yeux! Puissent-ils envisager les véritables ennemis de l'Angleterre, non dans les Américains, mais dans les François! Puissai-je n'être pas un Prophète de malheur!

Sapè sinistra cavā prædixit ab illice cornix.

De Paris, ce 15 Janvier 1781.

L E T T R E II.

Sur un livre nouveau intitulé : Aux manes de Louis XV, & des grands hommes qui ont vécu sous son regne; sur l'Auteur : digression sur les Censeurs.

VOILA un titre bien fastueux, Milord; quelle haute entreprise d'élever un monument littéraire aux manes d'un Roi, peu digne de mémoire personnellement, mais dont le nom doit servir d'Epoque à un siècle sinon aussi brillant, aussi imposant que celui de Louis XIV; du moins plus fécond encore, plus varié en événemens de toute espece, & sur-tout caractérisé par l'influence de la Philosophie, qui, écartée du trône pendant long-temps, a enfin franchi les obstacles, & a subjugué jusqu'à ses ennemis. Et ce n'est pas simplement au Monarque que l'Auteur s'adresse; il groupe autour de lui tous les grands hommes qui ont illustré son regne, & se propose de les offrir aux regards de la postérité sur le commun trophée qu'il leur dresse. Il est vrai qu'ayant peu d'égard aux préceptes d'Horace qui prescrit :

Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem.

il prend bientôt en se retournant un ton plus bas & ajoute, ou *Essai sur les progrès des Arts & de l'Esprit humain, sous le regne de Louis XV.* Vraisemblablement l'Ecrivain sentant que ce

titre rapprochoit son ouvrage de plusieurs autres du même genre déjà publiés & sur-tout d'un de *Voltaire* dont, tout informe, tout croqué qu'il soit, il a craint la concurrence, a cru devoir frapper la multitude par son annonce un peu charlatane. Quoi qu'il en soit, comme le titre, pas plus que le temps, ne fait rien à la chose, voyons comment il est rempli; mais avant il faut vous faire connoître le pere de l'ouvrage; car, quoique cette connoissance, sur son objet, sur la forme de sa composition; ces détails, ces accessoires sont souvent plus curieux que le fonds même.

L'Auteur est M. *Gudin de la Brelerie*, fils d'un Horloger que l'ardeur de la célébrité a fait s'évertuer, & qui est entré dans la double carrière de la Philosophie & des Lettres: on ignore jusqu'à quel point il s'est élevé aux hautes sciences; mais il paroît qu'il y a fait assez de progrès pour en développer les mystères aux autres; ce qu'on juge à la lecture du livre dont il s'agit. Cependant, ses plus douces complaisances sont pour la poésie. Son premier ouvrage publié, à ce qu'on m'a dit, est une tragédie intitulée: *Le Royaume mis en interdit* (1); production vigoureuse, où en développant ses talens dramatiques, il s'affocioit dignement aux sages qui combattoient alors la superstition & le fanatisme. On a prétendu que le Roi de Suede vouloit faire jouer cette piece dans ses Etats. On n'a pu m'assurer si elle avoit reçu cette épreuve, mais elle a été illustrée de la brû-

(1) Cette tragédie a paru à Paris en 1768.

lure à Rome, triomphe le plus flatteur dont y puisse jouir aujourd'hui. Cet éclat a forcé longtemps à garder l'*incognito*, le Poète qui, sans faire d'aveu public, n'en est plus qu'à sourire lorsqu'on lui en parle; car les Prêtres continuent à regarder sa tragédie comme une des plus scandaleuses diatribes qui aient paru depuis longtemps contre eux, c'est-à-dire, comme faisant le plus d'honneur à la raison humaine.

M. *Gudin*, pour allier les extrêmes, s'est égayé à composer un poème dans le goût de la *Pucelle*, ayant pour titre, la *Conquête du Royaume de Naples*. On le dit très-plaisant, d'une fécondité, d'une imagination digne de l'*Arioste*; mais, comme il n'est que manuscrit, qu'on ne le connoît que par des lectures & des applaudissemens de société, on ne peut rien statuer à cet égard.

Son troisième ouvrage est un *Coriolan*, sujet traité déjà onze ou douze fois sans avoir réussi au théâtre françois & qu'il a eu le courage de remanier de nouveau. Cette tragédie, jouée l'année dernière (1) & que j'ai vue, n'a pas eu plus de succès que les précédentes; elle offroit une singularité, c'est qu'elle étoit en quatre actes. On m'a dit que les Comédiens avoient exigé cette mutilation, & la pièce étoit encore très-vuide; nulle invention, nuls traits de génie, une mauvaise versification, des longueurs effroyables, des lieux

(1) Le 14 Août 1776. Cette tragédie jouée en quatre actes, a été imprimée en cinq.

communs ramenés jusqu'à la satiété, c'est ce que j'y remarquai. M. *Gudin* a en outre un *Hugues-le-Grand* sur le répertoire; peut-être y retrouvera-t-on l'auteur du *Royaume mis en interdit*, qu'on cherche en vain dans sa seconde pièce.

Par conformité de naissance sans doute, plus que d'âge, de caractère ou de goûts, M. *Gudin* est fort lié avec le Sieur de *Beaumarchais*, & l'on en est fâché pour le premier qui, avec de la capacité, des connoissances, & un mérite réel, n'ayant pas le brillant de l'autre, en est écrasé dans la société: il a laissé prendre un tel ascendant sur lui par cet ami prétendu, qu'il est réduit au rôle de son protégé, qu'il est devenu son prôneur infatigable & même son espion. Sa simplicité, sa bonhomie, sa franchise contrastent singulièrement avec le manège, l'intrigue, la duplicité de son Héros, & il en est tellement engoué, aveuglé, qu'il ne rougit pas de son rôle. C'est ainsi que la Philosophie s'est trouvée complice du vice aimable & impudent. M. *Gudin* est si sincèrement persuadé de l'honnêteté du Sieur de *Beaumarchais*, qu'à son impulsion il s'est laissé aller à composer cet ouvrage, tribut payé moins aux *Manes de Louis XV*, & des grands hommes de son siècle, qu'à l'amour-propre de l'instigateur. Ce qui confirme ce soupçon, c'est que la révolution de la Magistrature, le procès du Sieur de *Beaumarchais* & ses tracasseries avec le Parlement Meaupeou sont les seuls morceaux historiques entre plusieurs autres aussi intéressans sur lesquels l'Ecrivain se soit étendu.

avec une vraie prédilection ; car , en général , c'est une récapitulation sèche plutôt que rapide des événemens du dernier regne. La plupart n'y sont qu'indiqués , & le tout est traité sur un ton d'adulation qui auroit bien dû faire trouver grâces à l'Auteur. On ne fait pourquoi il se plaint si amèrement dans sa préface des censeurs & de leur incertitude à son égard. Cet endroit est original , Milord , & mérite que je m'y arrête. D'ailleurs , il faut vous faire une petite digression sur ces tuteurs de gens de lettres qu'on ne connoît point en Angleterre , & dans beaucoup d'autres Etats. Voyons d'abord ce qu'il en dit.

C'est dans une espece de préface que M. *Gudin* introduisant en scene un Editeur postiche , à l'occasion de son premier projet de se faire imprimer ici par l'entremise de cet organe , reprend son ton de jactance & voudroit faire entendre que son manuscrit a jeté l'alarme dans tout l'ordre des Censeurs. « De nouveaux ordres , dit-il , les avoient rendus plus rigides. » Ce qui est faux. « Il demande les loix de la censure , il n'y en avoit aucune ; les Censeurs eux-mêmes ne savoient ni ce qu'ils devoient permettre , ni ce qu'ils devoient défendre. » Ce qui est encore plus faux ; les loix de la censure ici sont connues , sont simples & immuables , à ce que m'ont certifié plusieurs d'entr'eux , & leur approbation doit porter tout simplement qu'ils n'ont trouvé dans l'ouvrage rien de contraire à la religion , au gouvernement , & aux mœurs ; ils n'ont pas même le droit de juger de son mérite intrinsèque , &

les complimens qu'ils font quelquefois aux Auteurs , sont des additions superflues qu'ils ne devroient pas se permettre dans l'austérité impartiale de leur Ministère. « Ils jugeoient au hasard , continue l'Editeur prétendu , qu'un principe , qu'une phrase , qu'une expression devoit déplaire à un Grand , à un Magistrat , à un Prêtre ; ils permettoient à un homme sans talens , sans nom , sans ennemis , dont le livre étoit ennuyeux , ce qu'ils défendoient à un Auteur considéré , mais qui passoit pour être suspect à des hommes en place , à des femmes ou à des corps. »

Ensuite il fait de petits contes sur les Censeurs , dont l'un supprimoit un ouvrage parce qu'il y avoit quelques principes d'administration qui ne lui paroissent pas conformes aux loix de Moïse ; l'autre disoit à un Géometre : non , Monsieur , non : je ne permettrai point la publication de votre livre. Vous osez y dire qu'entre deux points donnés , la ligne la plus courte est la ligne droite. Croyez-vous qu'on ne sente pas l'allusion , allons donc , soyons de bonne foi : si je laissois paroître votre ouvrage , je me ferois des ennemis de tous ceux qui ne marchant jamais que par des lignes courbes , les trouvent bien plus courtes pour arriver à leur but que les lignes droites. Ces gens-là sont très-nombreux dans les trois Etats du Royaume , & ces gens-là me feroient perdre ma place... Et tout cela , vous ne le croiriez pas , Milord , pour flatter le Sieur de *Beaumarchais* , pour lui immoler un Censeur déjà

tant baffoué par ce Turlupin, le Sieur *Marin*, qu'il avoit vu, assure-t-il, retrancher *ma foi* d'une Comédie, & y substituer *morbleu* : prétendant que la religion étoit moins blessée par ce mot que par l'autre.

» Quand l'auteur fut bien informé de cette sage administration des Censeurs, il renferma son ouvrage dans son porte-feuille, & il dit : » j'avois cru travailler pour ma patrie ; je n'aurai travaillé que pour mes amis.

» Alors on lui remontra que *l'esprit des loix* avoit été imprimé à Geneve, la *Henriade* à Cologne chez *Morgap* ; que depuis plus de cent années il n'y avoit pas eu un seul bon livre de morale imprimé en France avec permission, si ce n'est quelques Tragédies, & quelques Opéra-comiques, dont les Censeurs avoient supprimé sensément tout ce qui devoit assurer leur succès auprès du parterre & chez les étrangers ; que les gens de lettres crioient bien haut ; mais que les gens de lettres étoient de bonnes gens, qui ne s'apercevoient pas que cette sévérité politique étoit pour eux le fruit défendu, qui animoit leur verve, qui soutenoit leur courage, qui les excitoit sans cesse à de nouveaux efforts ; que le Gouvernement le faisoit fort bien : & qu'en faisant semblant de protéger les préjugés & les sottes opinions, il engageoit, par ses défenses même, à les combattre avec une nouvelle vigueur. » Telles sont les plaisanteries à la faveur desquelles M. *Gudin* fait sentir au public l'importance de son entreprise & de son exécution.

Quels qu'aient été les obstacles trouvés par cet Auteur pour l'impression de son livre, obstacles qui n'ont pas dû être fort grands, & provenus seulement sans doute de ses injures aux Prêtres & au Parlement *Maupéou*, il est certain, Milord, que ces Censeurs font un refroidissement pour le génie, qui l'empêche de prendre tout son essor & le glace quelquefois dès sa naissance.

Les Economistes prétendent que le monopole ne s'exerce jamais mieux que sous l'influence du régime réglementaire ; qu'il s'accroît par les prohibitions & les gênes, & que, pour le supprimer, il n'y a qu'à laisser une liberté absolue. On pourroit appliquer cette maxime aux libelles, aux mauvais livres, qui, imprimés en pays étrangers, n'y restent point, souvent n'y sont pas même lus, resluent bien vite ici, & , en échange de l'argent de la France, lui apportent le venin dont ils sont remplis ; ils seroient beaucoup moins communs s'il y avoit dans ce Royaume la liberté de la presse, & tel s'est laissé aller à ce funeste métier qui ne s'y seroit pas livré, si, forcé de recourir aux presses étrangères, il n'eût profité de cette fatalité de se livrer impunément sous le voile de l'anonyme à la licence de sa plume, si chacun devoit être son propre Censeur & garant de son ouvrage vis-à-vis des tribunaux & des particuliers qui auroient à s'en plaindre en y mettant son nom, & en offrant un adversaire à prendre à partie à la Religion, aux loix, à l'honneur outragés, on seroit beaucoup plus circonspect & peut-être plus

sévère envers soi-même qu'un étranger; le sacrifice de ses idées ne coûteroit rien à l'amour-propre, parce qu'il seroit volontaire; car l'humilité, la résignation, l'abnégation avec lesquelles un Auteur doit aborder son Censeur, sont ce qu'il y a de plus révoltant dans cette cérémonie. Il faut être pressé par la faim, ou bien bas, ou bien avide de se voir imprimé pour vaincre sa répugnance & s'y soumettre.

Encore, si ces Juges étoient choisis entre ce qu'il y a de plus éminent dans la littérature, ou dans les classes auxquelles ils doivent présider; mais comme de pareilles places, sans être malhonnêtes, ne sont ni honorifiques à un certain point, ni lucratives, les Ecrivains de distinction ne s'en soucient pas; on les donne en quelque sorte à ceux qui les demandent: le nombre n'en est point fixe; on fait des Censeurs ainsi que de l'eau bénite: pour un nom connu sur la liste, on en trouve dix dont on n'a jamais entendu parler. C'est une petite prééminence dont le chef de la librairie gratifie un Gouverneur, un Précepteur, un Secrétaire, un Valet-de-chambre qui en tient lieu, un Cuisinier de collège; & le génie est souvent forcé de se mettre à genoux devant la sottise ou l'ignorance.

Ce qu'il y a de plus singulier & d'absurde, c'est qu'un Auteur, malgré ces listes qu'on lui donne, n'est pas plus en sûreté; s'il y a des plaintes contre son livre, il n'en va pas moins à la Bastille. (1) Le Marquis de Mira-

(1) C'est un château-fort, destiné, spécialement

beau (1) lu & relu à la Cour, ayant eu pour examinateur Madame de Pompadour & le Roi lui-même, ne fut pas dispensé de se constituer prisonnier à Vincennes (2). M. de Buffon, M. Marmontel, Helvétius, tant persécutés, avoient satisfait à l'usage: Freron, si souvent renfermé, suivant ce que vous avez vu (3), étoit examiné à toute rigueur, & ne connoissoit même pas son Juge. Le Censeur, qui devoit être puni le plus sévèrement est quelquefois rayé dans des cas graves, mais rarement; plus souvent il en est quitte pour une réprimande, & quelquefois il reste absolument impuni. On excuse cette inconséquence & sur la nécessité de contenir les Auteurs qui, n'ayant plus de risques à courir, cherchoient à surprendre sans cesse la religion de leurs juges, & sur la difficulté de trouver ceux-ci, si à l'ennui inséparable d'un pareil métier se joignoit la crainte de perdre la liberté: ou il faudroit alors les payer très-cher, ce qui seroit un autre inconvénient.

Ce sont ces diverses considérations, sans doute, qui ont empêché de mettre beaucoup de scrupule dans la nomination des Censeurs,

aujourd'hui, aux criminels d'Etat & aux Auteurs. Il est peu d'Ecrivains en France qui n'aient été dans ce séjour, & il en est beaucoup malheureusement qui n'ont que ce titre d'illustration.

(1) Pour son livre de la *Théorie de l'impôt*, imprimé en 1761.

(2) Autre château-fort à une lieue de Paris, servant de supplément à la Bastille.

(3) Voyez la lettre 30 sur Freron.

& qui ont autorisé à les multiplier autant que la faveur l'a voulu. Les Auteurs restant toujours responsables de leurs manuscrits, cette place exigeoit moins de sagacité pour démêler les pièces & découvrir l'erreur : & les Censeurs n'étant point arbitres du goût, n'ayant point à prononcer sur le mérite littéraire ou scientifique de l'ouvrage, on a regardé comme suffisant pour parvenir à la censure d'avoir fait quelques légères études & d'avoir assez de bon sens pour reconnoître ce qui pécheroit contre les trois objets de leur examen, que je vous ai indiqués, Milord, au commencement de ma digression.

Malheureusement, ces Censeurs sont hommes, comme tous les juges mus par des passions : ils ont par-dessus ceux-ci l'avantage d'être seuls & despotiques, sans être obligés de rendre compte de leur décision qu'au chef de la librairie, qui assurément ne va pas revoir s'ils ont bien ou mal prononcé. C'est ce qui rend leur tribunal beaucoup plus redoutable pour un pauvre Auteur que ceux de Magistrature ; c'est ce qui ouvre la porte aux abus & à l'arbitraire, dont se plaint M. *Gudin*. Un Censeur qui a des prétentions à l'Académie par exemple, a grand soin de rayer non-seulement tout ce qui pourroit blesser cette Compagnie en général ; mais chaque individu en particulier. Un autre, attaché aux Comédiens, qui craint de perdre ses entrées, ou qui veut conserver ses honoraires (1), ou a un intérêt quelconque de

(1) Comme M. *Coquelay de Chauffepierre* à l'égard

les ménager, ne permettra pas la critique la plus juste, la plus nécessaire contre les Histrions. En un mot, c'est presque toujours la haine & l'affection secrètes, dirigeant tour-à-tour la plume, qui raient ou qui approuvent. Il peut résulter des inconvéniens plus grands encore de la censure telle qu'elle s'exerce, si un Auteur est renvoyé, comme il arrive souvent, par devant un rival courant la même carrière, ou un ami de ce rival ; des délais affectés, des communications, des plagats, des larcins, & cela sans aucun espoir de justice, parce qu'on ne peut administrer de preuve dans le cas même où l'on trouveroit moyen de l'acquérir. Que de courtes, que de mortifications, que de rebuffades, quelle perte de temps, la plus grande pour un homme de lettres ! Je ne m'appesantirai pas davantage, Milord, sur cette matière, dont vous voilà suffisamment instruit, je reviens au livre de M. *Gudin*.

Cet Historien dès le commencement retombe dans le même défaut du titre. Son début est d'une emphase ridicule, il s'écrie : » Que sert » une oraison funebre prononcée devant un » Sarcophage ? Il faut un autre encens sur le » tombeau d'un Roi : je l'apporte : c'est la » liste de ses bienfaits ; c'est l'exposé fidele des » progrès de l'esprit humain sous son regne ; » c'est l'état où il a trouvé sa nation en prenant les rênes du Gouvernement, & l'état » où il l'a laissée en descendant au cercueil.

de M. *Lafuel de Mericourt* Je vous rendrai compte dans le temps, Milord, de ce singulier procès, lorsque j'en ferai mieux au fait.

« J'ose en tracer le tableau : j'ose le déposer
 » sur la tombe de ce Roi. Que les peuples y
 » attachent leurs yeux , & qu'ils connoissent
 » ce qu'ils ont gagné ou perdu pour leur gloire
 » & pour leur félicité. Puisse une main plus
 » habile le refaire & le présenter à son jeune
 » successeur , afin qu'il apprenne dans quel état
 » est le peuple , & le dépôt des connoissances
 » humaines qui lui sont confiés. » Vous voyez,
 Milord, que M. *Gudin* n'est jamais modeste qu'à
 la fin , & pour ainsi dire par réminiscence.

Il entre dans son sujet ; il traite de la France
 à la mort de *Louis XIV* , & récapitule les
 pertes & acquisitions sous *Louis XV* , puis il
 place un chapitre du gouvernement , ne revenant
 ni à ce qui précède , ni à ce qui suit &
 se fait cette question philosophique : *Quelle idée
 les Rois ont-ils des hommes ?* Question peu difficile
 à résoudre pour tous ceux qui ont lu
 l'histoire avec attention , ou même réfléchi à
 ce qui se passe autour d'eux. Tout homme est
 égoïste par sa nature ; & les Rois , par leur
 éducation , l'étant encore plus que d'autres ,
 bien loin de se croire établis pour leurs sujets ,
 regardent leurs sujets comme faits pour eux.
Louis XV , qui avoit le défaut de l'égoïsme au
 suprême degré , pensoit de même sans doute ;
 mais ce défaut étoit tempéré chez lui par des
 qualités qui le rendoient moins sensible &
 moins atroce que sous un Monarque ambiteux ,
 guerrier , cruel , absolu ; il prenoit la
 teinte de la bonté , de la douceur de son caractère ,
 de sa foiblesse , de son insouciance. Il paroît
 que l'Ecrivain préfère son regne aux

précédens , en ce que les opinions religieuses
 y ont obtenu un peu plus de tolérance , les
 peuples des campagnes ont été un peu moins
 opprimés , les étrangers mieux accueillis , l'humanité
 entière mieux traitée.

Quoique le feu Roi ne fût pas belliqueux ,
 l'Auteur , dans le chapitre de la guerre qui
 vient après , observe assez judicieusement ,
 qu'elle s'alluma six fois sous son regne &
 consuma près de vingt-cinq années des soixante
 qu'il dura. Il est vrai que deux seulement furent
 sérieuses par leur longueur , par l'embrasement
 général de l'Europe qu'elles causèrent ,
 & par la paix qui les termina.

Au sujet de l'invasion de la Corse , j'aime
 cette phrase , Milord , qu'un Censeur de Paris
 n'auroit sûrement pas passée : « Si la guerre
 » contre ces Pirates (de Maroc) fut juste ,
 » celle que la France fit aux Corfès fut évidemment
 » demment injuste. »

En parlant ensuite de l'art militaire & de la
 perfection qu'il a acquise , M. *Gudin* rapporte
 une anecdote peu connue , qui vous fera plaisir ,
 & honorable pour la mémoire de *Louis XV*.
 Voici comme il la raconte :

« Un Dauphinois , nommé *Dupré* , qui avoit
 passé sa vie à faire des opérations de chymie ,
 inventa un feu si rapide & si dévorant , qu'on
 ne pouvoit ni l'éviter , ni l'éteindre : l'eau lui
 donnoit une nouvelle activité. Sur le canal de
 Versailles , en présence du Roi , dans les cours
 de l'Arsenal à Paris , & dans quelques-uns de
 nos ports , on en fit des expériences qui firent
 frémir les militaires les plus intrépides , comme

les effets de la poudre faisoient trembler les anciens Chevaliers : *Bayard* lui-même avoit cette invention en horreur.

Quand on fut bien sûr qu'un homme, avec un tel art, pouvoit détruire une flotte, ou brûler une ville, sans qu'aucun pouvoir humain y pût donner le moindre secours, le Roi défendit à *Dupré* de communiquer son secret à personne. Il le récompensa pour qu'il se tût, & cependant ce Roi étoit alors dans les embarras d'une guerre funeste. Chaque jour il faisoit des pertes nouvelles : les Anglois le détruisoient jusque dans ses ports ; il pouvoit les détruire : mais il craignoit d'augmenter les maux de l'humanité ; il aimoit mieux souffrir. On n'a peut-être jamais fait une action plus magnanime : la gloire même n'en pouvoit être la récompense : l'Europe l'ignore, & quand elle en sera instruite, on doutera d'un fait dont il n'y aura plus ni témoins, ni preuves. » *Dupré* est mort, & je crois qu'il a emporté avec lui son funeste secret. »

Il y a grande apparence que ce secret n'étoit autre chose que celui du feu *Grégeois*.

En parcourant les chapitres suivans de l'agriculture, du commerce, des arts mécaniques, parties opposées à l'art militaire & même souvent entr'elles, dans lesquelles cependant le siècle a fait plus ou moins de découvertes, on remarque une chose bien singulière en sa faveur ; c'est que les lumières se versent à la fois sur toutes, lorsqu'elles auroient dû se nuire réciproquement & qu'elles partoient d'un foyer général, de cet esprit philosophique qui

remonte au principe de chaque chose, le varie, le modifie, l'adapte pour elle & n'agit jamais par instinct ou par habitude.

Les Beaux-Arts même, suivant l'Auteur, si brillans sous *Louis XIV*, n'ont pas dégénéré sous *Louis XV*, malgré les déclamations de tant de détracteurs chagrins : il oppose dans la peinture à le *Brun* & au *Poussin*, le *Moine*, *Carle-Vanloo* ; il n'en trouve point du siècle précédent à comparer avec *Greuse* & *Vernet* qui se sont ouvert des routes nouvelles dans le nôtre. Les Sculpteurs François ont reçu encore plus d'honneurs que les Peintres, & les étrangers les ont préférés à ceux de l'Italie. Les Etats de Norwege ont fait venir à Copenhague, le célèbre *Sally* pour y élever en bronze la statue équestre de *Frédéric V*. Un autre François, nommé *l'Archevêque*, a fait le modèle du monument que la Suede fait ériger à *Gustave Adolphe* ; *Falconnet* a été appelé en Russie pour y jeter en fonte la statue équestre de *Pierre I*. En convenant que les Architectes n'ont rien bâti de plus beau que la colonnade du Louvre, il trouve que l'église de Sainte - Gènevieve, construite par *Soufflot*, la salle de l'Opéra, & celle du théâtre de Versailles, sont plus belles qu'aucune de celles qu'on éleva sous *Louis XIV*. A l'égard de la musique, il me semble que le panégyriste du siècle erre étrangement : il dit que la gloire de *Rameau* a surpassé celle de *Lully* ; que ses symphonies & ses airs de danse s'exécutent sur les différens théâtres de l'Italie. On voit bien qu'il n'y a pas voyagé ; il y auroit appris qu'on ne chante ni ne danse sur des

airs de France ; que cela n'a eu lieu que pour flatter la Duchesse de Parme qui étoit fille de *Louis XV* : l'assertion même du triomphe de *Rameau* sur son devancier n'est point exacte ; sa gloire n'a point effacé celle de *Lully*. Le premier est toujours resté en possession de l'Opéra, & , après avoir seul occupé le trône, n'a fait que le partager avec lui, au-lieu que dès que le Chevalier *Gluck* a paru, il a éclipsé l'un & l'autre au point qu'on n'ose plus le jouer.

Quant à la danse théâtrale, elle a fait des progrès incroyables ; les vieillards même, si attachés au passé, en conviennent. *M. Gudin* nous apprend à cette occasion, que le sage *Helvetius* dans sa jeunesse prit le masque de *Dupré*, le premier Danseur d'alors, dans la scène & le remplaça si bien que le public s'y trompa. Il défie qui que ce soit aujourd'hui de doubler *Vestris* & *Dauberval*. Il n'en est pas de même de l'art du théâtre, sauf le tragique, sur-tout de la manière dont on le joue à présent, personne ne s'est jamais flatté dans la société d'approcher de le *Kain*, de *Brisard*, de *Mlle. Dumesnil* ou de *Mlle. Clairon*, au-lieu que plusieurs particuliers passent pour jouer aussi-bien que les acteurs des rôles de soubrettes, d'amans, de petits-maitres. Pourquoi cela ? *M. Gudin* n'en donne pas la raison. C'est que ces rôles étant dans la nature, chacun en réfléchissant avec des dispositions extérieures, n'a plus, pour ainsi dire, que les formes, les modifications du théâtre à prendre, au-lieu qu'*Orosmane*, *Auguste*, *Cléopâtre*, *Aménide*, sous

des

dés noms connus, ne sont que des personnages fantastiques, créés d'abord par l'imagination du Poète & ensuite façonnés par l'Acteur sur le caractère donné, ce qui ne peut être le fruit que d'une longue & profonde étude. Les tragédies de *Racine* étant plus analogues au cœur humain, seroient plus aisées à saisir par des amateurs.

Je passe, Milord, sur les lieux communs des chapitres de la tragédie, de la comédie, cent fois répétés ; au sujet de cette dernière, l'enthousiaste du Sieur de *Beaumarchais*, qui ne peut songer à ce Héros sans être transporté d'admiration, ni prononcer son nom sans emphase, en parlant de la rare découverte des drames, s'écrie : « Il est remarquable que ce » ne fut point *M. Diderot*, l'inventeur de ce » genre, qui lui donna ce nouveau nom ; ses » pièces furent d'abord intitulées, Comédies ; » ce ne fut que *M. de Beaumarchais* : ce génie » fier & indépendant, qui ne suivant que la » raison seule, franchit les obstacles & brave » toutes les petites considérations dont les » hommes embarrassent leur marche, confi- » dérations qui les forcent à ramper quand ils » devoient voler. Ce fut lui qui osa rappeler » le comique exilé depuis tant d'années, & » qui retraça de ces caractères grotesques qui » entraînent les éclats de rire : comme son » *Bazile* & son *Figaro*, qui ne sont pourtant » point des caricatures calquées d'après *Mo-* » lière. »

Il mit le premier le nom de *drame* à la tête de sa touchante *Eugénie*. Tous les cri-

Tome V.

C

» tiques s'éleverent contre ce nom, & sur-
 » tout contre ce genre. On dit, on écrivit,
 » on soutint qu'il ne pouvoit plaire, & en
 » même temps on imprimoit qu'il feroit tom-
 » ber la véritable tragédie. C'étoit une contra-
 » diction : ni l'un ni l'autre n'arriva ; le public
 » admira toujours avec transport *Eugenie*. »...

Pour entendre ceci, Milord, il faut que vous sachiez que cette *Eugenie*, que vous ne connoissez sans doute pas, est la premiere production du Sieur de *Beaumarchais*, exécutée il y a environ dix ans (1) & qu'après avoir été mal accueillie le premier jour, elle se releva du second bond, est restée au théâtre sans qu'on sache trop pourquoi, & se joue de temps en temps ; ce n'en est pas moins une piece d'un mérite très-médiocre, assemblage monstrueux de trois ou quatre romans dont les aventures merveilleuses, pressées & entassées, étourdissent le spectateur au point qu'il seroit bien embarrassé de rendre compte de ce qu'il a vu & entendu. Ce galimathias d'action, soutenu d'un galimathias de style qui avoit révolté les connoisseurs, est précisément ce qui plaît à la multitude béante.

Quant à *Bazile* & *Figaro*, ce sont deux personnages du *Barbier de Séville* du même Auteur. Celui-ci est une farce, tissu mal ourdi de tours usés au théâtre pour attraper les maris & les tuteurs jaloux, où le comique de situation est

(1) La premiere représentation d'*Eugenie* eut lieu le 29 Janvier 1767.

totalemanent manqué, & celui du dialogue n'est qu'un remplissage de trivialités, de turlupinades, de calembourgs, de jeux de mots bas & même obscènes : le bon goût & l'honnêteté proscrivirent absolument ce *Barbier* le premier jour (1). Le Sieur de *Beaumarchais* ne fut point déconcerté de cette disgrâce ; dès son *Eugenie* il avoit eu l'impudence, après la premiere représentation d'un succès plus qu'équivoque, de se montrer aux foyers, d'y braver le public qui l'avoit sifflé, & insensible à toutes les exclamations humiliantes qu'il entendoit autour de lui, d'offrir de rompre une lance contre quiconque voudroit critiquer sa piece. Il renouvela la même scene avec plus d'arrogance encore, & ayant réduit sa piece de cinq actes à quatre, à l'aide des vigoureux battoirs (2) dont il multiplia sa cohorte dans le parterre, il donna l'impulsion, qui, sans ramener les amateurs éclairés, en impose aux fots ; & ce qui avoit d'abord fait hausser les épaules, fit rire & parut très-plaisant.

Tels sont, Milord, les chef-d'œuvres de ce fameux comique (3) devant lequel s'extasie

(1) La premiere représentation du *Barbier de Séville*, ou la *précaution inutile*, eut lieu le 23 Février 1775.

(2) Expression dont l'Auteur se sert lui-même dans sa piece, pour désigner sous cette qualification burlesque la valetaille des spectacles, qui gagne ainsi ses billets de parterre par des applaudissemens mandés & des battemens de mains perpétuels.

(3) M. de *Beaumarchais* a encore donné les *Deux Amis*, drame en cinq actes & en prose, joué le...

son fervent Apôtre. Tout ceci, au reste, n'est encore que le prélude du pompeux trophée qu'il lui élève plus loin dans le chapitre de la littérature, où, après avoir passé légèrement sur les persécutions qu'ont éprouvées *Buffon*, *Montesquieu*, *Helvetius*, *Roussseau*, en accolant son Héros à ce dernier, il s'écrie : « Ainsi » donc le sort d'un grand homme ne dépend » pas tout-à-fait du caprice d'un tribunal. » L'Aréopage, pour avoir fait mourir *Socrate*, » & l'inquisition pour avoir condamné *Galilée*, » sont devenus la haine de toutes les âmes » fortes, & l'objet éternel des railleries de » toute l'Europe. »

» Ce Parlement éphémère, qui usurpa quel- » que temps les droits de celui qui étoit exilé, » fit une cruelle épreuve du danger que court » un tribunal en condamnant un homme de » bien, doué de grands talens. »

C'est par cette étrange transition fort gauchement amenée, c'est par cette qualification encore plus étrange d'*homme de bien*, dont le Sieur de *Beaumarchais* doit être étonné lui-même de se voir ici désigné pour la première fois de sa vie, que son apologiste passe à lui & s'étend avec une prédilection unique sur l'affaire de cet intrigant, qui fit fermenter tout Paris en 1773 & 1774, & sur les suites qu'elle entraîna. Il en a été si long-temps question, que je me dispenserai de vous rapporter

Février 1770, d'une morale si vicieuse & si révoltante que l'honnêteté l'a fait absolument proscrire.

cet épisode, & me contenterai de quelques observations propres à tempérer les éloges outrés du Sieur *Gudin*.

Dans le cours de son récit il ne peut disconvenir d'un fait, la base du procès, & avoué par l'accusé lui-même : c'est qu'il avoit joué le rôle de corrupteur, puisqu'il avoit donné des bijoux & de l'argent afin d'obtenir audience de son Juge ; car il n'étoit pas assez benêt pour ne pas sentir qu'un Magistrat dont la porte ne s'ouvre qu'avec de l'or, n'ouvrira pas la bouche en sa faveur, ne lui donnera pas son suffrage pour rien ; & l'on ne se persuadera jamais qu'un plaideur déterminé à prendre une pareille voie ne s'en serve pas, sur-tout dans la circonstance la plus essentielle & la plus critique : il est donc clair qu'il avoit cherché à acheter le rapport du Sieur *Goetzmanne* (1). Sans doute peu de gens en sa place auroient eu assez de délicatesse de désintéressement, assez de principes pour ne pas l'imiter ; & vous & moi, Milord, peut-être en eussions-nous fait autant. Il n'est pas moins vrai de dire que la probité rigide & austère commande en pareil cas de perdre son procès, quelque juste qu'il soit, plutôt que de le gagner d'une manière illégale & honteuse, & que si le Sieur de *Beaumarchais* a jamais mérité la qualification d'*homme de bien*, ce n'est assurément pas en cette occasion.

(1) C'étoit le nom du Conseiller de Grand-Chambre rapporteur du procès entre le Comte de la *Blache* & le Sieur de *Beaumarchais*.

Ce fut alors, dit M. *Gudin*, que l'accusé publia ses mémoires dont le succès prodigieux surpassa l'attente de l'Auteur. « On les compara » aux lettres Provinciales, parce qu'ils étoient » d'un style original, qu'ils verfoient le ridicule sur ses adversaires, & qu'ils attaquoient, » quoiqu'indirectement, une grande société » d'hommes, qui prétendoient par leur état à » la considération publique. »

» Mais les lettres provinciales, avec autant » d'esprit & un style plus égal & plus pur » peut-être, ont moins d'énergie, moins de » chaleur, & sont d'un intérêt moins général. » *Paschal* tranquille méditoit ses lettres à loisir » & se cachoit en les écrivant. M. de *Beaumarchais* composoit dans le tumulte des affaires, au milieu des cris d'une famille défolée, & il combattoit à découvert contre » ses propres Juges. »

Ces mémoires, exaltés par l'enthousiasme, sont de vrais libelles, & c'est ce qui fit leur fortune. Le Sieur de *Beaumarchais*, enhardi par la faveur que reçut le premier, plus dans le genre judiciaire, plus modéré & plus adroit, se livra sans ménagement dans les suivans à tout ce qu'il crut pouvoir flatter la malignité du public. Indépendamment des coups qu'il portoit à un tribunal odieux dont il ébranloit les fondemens en révélant ses turpitudes, il offroit à la dérision les divers personnages qu'il trouvoit prêter davantage à son persiflage, & il prenoit indistinctement pour victimes non-seulement ses parties, mais ses amis, mais son amante; nul n'étoit sacré à ses yeux,

dès qu'il pouvoit contribuer à égayer ses *factum*.

Quant aux lettres provinciales, que le panegyriste met en parallèle, & même au-dessous pour l'intérêt, il faut qu'il soit aveuglé par son zèle au point de méconnoître la différence entre une querelle si directe à la religion, dont les adversaires étoient composés respectivement des personnages les plus éminens dans l'ordre du Clergé, querelle qui dure depuis plus d'un siècle, & qui, après s'être rallentie plus d'une fois, a repris autant de fois avec une fureur nouvelle; & la querelle d'un particulier contre un tribunal éphémère que le même souffle a détruits ensemble. Il ne parle pas du style sur lequel M. *Gudin* passe condamnation & qui est en effet très-inégal, très-incorrection, très-amphigourique, semblable en un mot à celui de l'Ecrivain dans ses autres ouvrages.

Ce que M. *Gudin* prononce sur ce fameux coupable n'est pas plus judicieux.... La haine confondit tout; & le tribunal condamna également au blâme, & le juge, & sa femme, & l'homme qu'ils avoient eu l'imprudence d'accuser. La punition étoit justement infligée; elle étoit légale, conforme aux ordonnances & à l'esprit de la loi; car s'il n'y avoit pas de plaideur corrupteur, il n'y auroit pas de juges corrompus, & l'un étant aussi coupable que l'autre, ils méritoient d'être couverts d'une infamie commune. L'Historien continue:

» Le public ne les confondit point; le Juge

» fut flétri, abandonné, rejeté du milieu de
 » la société : M. de *Beaumarchais* n'en fut que
 » plus recherché, que plus honoré. On cou-
 » rut en foule à la porte de sa maison qu'il
 » n'osoit plus habiter, des personnes de tout
 » rang, des inconnus, des étrangers lui écri-
 » virent d'accepter des services, de l'argent
 » & une retraite.

» Le Prince de *Conti*, dont la noble fer-
 » meté ne se démentit jamais, l'honora d'une
 » visite dans l'asyle où il se déroboit à la
 » foule de ses ennemis. Le Duc de *Chartres* vou-
 » lut le connoître. Le public au théâtre ap-
 » plaudissoit à tout ce qui faisoit allusion à
 » ses affaires; le Magistrat se crut obligé de
 » défendre la représentation d'*Eugenie* & de ses
 » autres ouvrages : c'étoit un triomphe com-
 » plet. »

Quel triomphe qui s'apprécie non par les
 mérites de l'action, mais par le bruit & la
 foule. Sans doute l'Abbé de la *Coste* & *Billard*
 au carcan triomphoient en ce sens. On peut
 connoître ce que le public impartial en pen-
 soit par une épigramme répandue dans le
 temps, & qui fut au moins aussi accueillie,
 aussi fêtée que le Héros. Elle étoit l'effort de
 l'indignation d'un homme doux, se la permet-
 tant peut-être pour la première fois de sa vie,
 connoissant le véritable honneur, attaché à un
 Prince vertueux, plus délicat que les autres
 dans le choix de ceux qu'il approche le plus
 de sa personne; ainsi l'on peut la regarder
 comme l'expression de la façon de penser de

l'hôtel de Toulouse, valant bien celle du
 Temple ou du Palais-Royal en pareil cas.
 La voici :

Beaumarchais que *Thémis* flétrit,
 Comme certain fiacre s'en rit.
 Qu'importe à cette ame de boue
 Ou qu'on le blâme, ou qu'on le loue;
 Que *Charlot* allume son feu
 De ses libelles qu'on s'arrache?
 Sur un habit sale, une tache
 Entre mille paroît bien peu !

D'ailleurs, vous avez vu, Milord (1),
 quelle étoit la nature des liaisons du Prince
 de *Conti* avec le Sieur de *Beaumarchais*, très-
 analogues à l'opprobre qu'il venoit de rece-
 voir. Un tel homme pouvoit être aussi utile
 dans le même genre au Duc de *Chartres*, &
 quant à l'engouement général des Parisiens,
 il étoit le fruit de l'esprit de parti des uns,
 de la curiosité des autres, de cet attrait que
 les femmes ont pour les aimables roués, &
 n'étoit chez personne celui de l'estime ou de
 la sincère admiration. M. *Gudin* termine ainsi
 son incroyable apothéose de ce Martyr pa-
 triotique.

» Ce triomphe rendit ses ennemis plus achar-
 » nés; on alloit attenter à sa liberté : mais,
 » tandis qu'on le croyoit à Paris sous la main

(1) Voyez la lettre précédente sur le Prince de
Conti.

» du Ministre, il sortit du Royaume dont toutes les issues lui étoient fermées.

» On crut alors qu'il emploieroit son éloquence à se venger de sa patrie; il n'employa ses talens qu'à la servir.... » Savez-vous comment ? Le Sieur de *Beaumarchais* ayant découvert qu'il étoit question d'empêcher de paroître une rapsodie contre la comtesse du *Barry* par l'Auteur du *Gazetier cuirassé*, offrit son entremise au Duc d'*Aiguillon* qui avoit fort à cœur d'empêcher une publicité propre à le compromettre. Le Ministre connoissant son industrie l'accepta, & cette Négociation coûta 30,000 Livres au fisc public, seulement pour le rachat du manuscrit. Vous voyez que la nature de ce service ténébreux rentroit toujours dans le cercle de ceux qu'il avoit constamment rendus; que répugnant au contraire à la façon de penser d'un Agent intact, délicat, ou simplement honnête, cet emploi ne pouvoit guere supposer dans celui qui le recherchoit, qu'un homme sans considération, qu'un homme taré.

Telles sont, Milord, les réflexions que m'a suggéré la digression de M. *Gudin*, s'efforçant en vain de tirer de la fange son ami *Beaumarchais*; elle m'a tellement révolté, que j'ai voulu couler à fond cette longue apologie, pour en démasquer le Héros, un des plus dangereux corrupteurs du siècle par son art de ridiculiser la vertu & de désirer le vice. L'existence d'un pareil personnage, sa prospérité, son accès chez les Grands, chez les Minis-

tres, chez les Princes, l'empressement avec lequel, en le détestant, on l'accueille dans les sociétés, on le fête, on l'encense, on applaudit à ses méchancetés, suffiroit pour réfuter l'affertion de son prôneur dans son chapitre des mœurs, où il prétend avec la même bonhomie, contre la maxime d'*Horace*, que les peres en France ont enfanté des neveux meilleurs qu'eux : rien n'est plus singulier encore que ses idées à cet égard.

Il trouve qu'il n'est aucun regne où l'humanité ait joui de tant d'avantages, ait éprouvé moins de maux; où les Ministres aient été plus doux, plus honnêtes, les Magistrats d'une austerité plus âpre, les gens de lettres aient eu plus d'égards les uns envers les autres, se soient moins prodigué les investives; où la discipline militaire ait été si exacte; où le Clergé ait eu des mœurs plus décentes, ait autant contribué de ses biens aux besoins de l'Etat. En convenant qu'on ne fait point si les Jésuites étoient réellement coupables ou non, il admire avec quelle bénignité on les a chassés de chez eux, dispersés, privés de leurs biens. C'est sur-tout la société qui l'enchanté : le goût du vin, les débauches de la table sont presque inconnus aujourd'hui; on vit plus avec les femmes, & l'adultère en est moins commun. Il faut rendre à M. *Gudin*, la justice d'observer qu'il ne parle assurément pas en petit-maître, en disciple de son Héros, en homme à bonnes fortunes; il avance que de cent histoires qu'on débite sur le compte des femmes,

il y en a quatre-vingt-dix de fausses, que ne croient pas même ceux qui les racontent. Il n'est pas vrai suivant lui, que la nation se soit efféminée; jamais siecle, jamais peuple n'a moins mérité ce reproche, & il en donne pour preuve que les gens de lettres, les artistes, les savans voyagent beaucoup, entreprennent sans s'en effrayer des courses de sept à huit cens lieues. Il ne trouve pas non plus que le luxe soit nuisible; il approuve les mariages disproportionnés entre les gens de qualité & la finance, parce qu'il en résulte une union parmi les citoyens, de la tolérance dans les idées & des progrès dans les mœurs. Il est temps de finir, Milord, & de vous renvoyer à l'ouvrage même pour vous convaincre de la singularité de ces paradoxes & voir comment il les défend.

Encore un mot cependant sur les Théologiens, que l'Auteur déteste bien cordialement, & auxquels il devoit savoir gré au contraire de ne le pas tourmenter. Il est une des preuves vivantes les plus fortes de l'esprit de tolérance introduit sous le regne de *Louis XV*. Sans remonter plus haut, sous *Louis XIV*. M. *Gudin* n'eût pas impunément prêché le matérialisme, le déisme & même l'athéisme aussi ouvertement qu'il le fait. Ces opinions hardies, élevées à l'occasion de l'article de la Métaphysique, forment sans contredit la partie la mieux traitée de l'ouvrage: il y regne une clarté, une méthode, une précision bien rare dans ces questions abstruses; il est diffi-

cile en aussi peu d'espace de résumer tant de choses & d'une manière plus lumineuse & plus convaincante. Ce chapitre, parfaitement bien fait, qui termine la première partie, celui des voyageurs, des savans François qui remplissent plus de la moitié de la seconde, travaillé aussi avec plus de soin & d'étendue que le reste, me confirme dans l'opinion que M. *Gudin* n'a pas connu un plan fixe, qu'il a rassemblé quelques morceaux isolés qu'il avoit tout prêts, qu'il y a ajouté d'autres chapitres à la hâte & en a formé ce monument informe, trop sec pour une histoire, trop vague pour un abrégé, trop peu raisonné pour une dissertation, trop confus pour une chronologie. Ce n'est, à proprement parler, qu'une table de matières indiquées sans proportion, les unes plus longuement, les autres plus brièvement, qui pourra être fort utile à ceux qui voudront écrire le regne de *Louis XV*. Le style en est pur, correct, assez lesté, & fingeant par fois celui de *Voltaire* sur ces sujets qu'il traitoit avec un agrément si supérieur.

Au reste, Milord, pour que vous jugiez par vous-même de cette production & puissiez me réformer dans ma décision, si elle est erronée, je vous la ferai passer incessamment, dans la crainte qu'imprimée aux environs de la France & peut-être dans quelque presse clandestine de ce Royaume, elle ne tarde trop à vous parvenir. Ce qui doit faire trouver grâce à l'Auteur auprès de vous, c'est une seule

phraſe ſur notre Gouvernement dont il vante la ſupériorité d'une façon indirecſte & d'autant plus adroite. « Tous les Souverains , dit-il , » paroiffent incliner pour le Gouvernement » François : mais , dans l'eſprit des peuples , » celui des Anglois l'emporte ſur tous les autres , parce que les Anglois ſont le ſeul peuple qui aime & qui vante ſon gouvernement avec tranſport. » S'il l'eût oſé , M. Guſdin auroit ajouté : parce que , dans le premier , toutes les loix ſe rapportent à un ſeul , & que dans le ſecond , la nation en eſt l'objet unique. Il eſt vrai qu'il a mal pris ſon temps pour cet éloge , & que notre belle conſtitution eſt étrangement défigurée. Efforcez-vous , Milord , avec les généreux membres de l'oppoſition , de la ramener à ſon véritable centre , & qu'on puiſſe dire encore d'elle.

Ponderibus librata ſuis !

Paris , ce 22 Janvier 1777.



LETTRE III.

Des Conversations du jour de l'an. Anecdotes , Historiettes.

COMME les viſites du jour de l'an , Milord , durent ici pendant tout le mois de Janvier , qu'on ſe pique d'en faire beaucoup & qu'elles ſe rendent ſouvent entre citoyens qui ne ſe voient qu'à cette époque , qui n'ayant aucune liaison , aucun rapport , ſe connoiſſant à peine , ſont fort embarrasſés de leur contenance , ce ſeroit le cas aſſurément de faire uſage de notre méthode , & au défaut de matière , de prendre ſon ouvrage , ou un livre , ou de rêver en tiſonnant ; mais les François , loin de l'adopter , l'ont décriée , & je trouve par-tout cette aiſance de ſociété ridiculiſée dans des caricatures ſous le titre de *Conversation à l'Angloise* : il faut donc qu'ils s'évertuent de cent manières pour rompre le ſilence où je les vois retomber ſouvent : je parle des hommes ; car pour les femmes , elles ſont inépuisables en tout temps , & dans celui-ci leur ajuſtement & la fécondité des modes ſont une reſſource admirable. Quoi qu'il en ſoit , parmi notre ſexe , les gens de précaution évitent cette diſette par le ſoin de ſe pourvoir la mémoire d'historiettes qui puiſſent ſervir d'aliment aux entretiens. On a obſervé que c'étoit le temps le plus utile pour ceux qui en ſont recueil :

vous pensez bien que mon zele ne m'a pas laissé oisif dans cette abondante moisson. Vous allez être étonné de ce que j'ai ramassé hier en une seule soirée. J'avois dîné chez une femme de qualité, Madame la Marquise du Dessant, qui, dans un âge très-avancé, conserve encore tous les agrémens de l'esprit, & charme les ennuis & l'inaction de sa cécité par un cercle nombreux & choisi, qui se fait un plaisir de se rendre chez elle. Ce jour-là, le premier personnage qui parut fut le Président *Orlando*; j'étois sur le point d'aller au spectacle lorsque l'intérêt de la conversation me retint & me fit successivement passer toute ma soirée dans ce même lieu.

LA MARQUISE.

Eh bien Président, qu'y a-t-il de nouveau au Palais?

LE PRÉSIDENT, *sortant de la cheminée & venant s'enfoncer dans un fauteuil qu'il remplit de sa rotondité.*

Madame, vous savez que l'affaire de le Breton est accommodée.

LA MARQUISE.

Non, je n'en fais pas bien même le fonds; vous me ferez plaisir de la reprendre, car j'aime à tenir les choses de source.

LE PRÉSIDENT.

Le Sieur le Breton, Imprimeur de l'*Almanach Royal*, par une innovation introduite seulement cette année dans son ouvrage sur la liste des premiers Présidens du Parlement de Paris,

a mis *Etienne François d'Aligre* 1768, rétabli le 12 Novembre 1774. Et puis *Louis-Jean Bertier* de Sauvigny, le 13 Avril 1771 jusqu'au 12 Novembre 1774. Il avoit également inséré au rang des Procureurs & Avocats-généraux l'infame *Fleuri* & les Polissons de *Vergès* & de *Vaucreffon*. A la vue de ces insertions scandaleuses, le Parlement a été révolté; on a suspendu la vente de l'*Almanach*; il en a résulté des conférences entre nous: bien des gens auroient été d'avis de mander le Libraire & le Censeur & de les blâmer; cependant cela s'est assoupi. Le Sieur le Breton en a été quitte pour une forte réprimande, qu'il a reçue du chef de la Compagnie, pour des cartons qu'il a été obligé de mettre aux exemplaires non délivrés, & pour en fournir de nouveau un double à chacun de nous. Quant à M. de *Crebillon* le Censeur, sur lequel s'étoit rejeté l'Auteur, il ne lui a été rien fait; on a reçu sa déclaration qu'il avoit regardé les articles ajoutés comme des passages historiques.

LA MARQUISE.

Il me semble, en effet, que c'étoit le point de vue sous lequel il falloit envisager la chose; je ne vois pas pourquoi vous trouvez mauvais qu'on insere dans un *Almanach* ce qui sera éternellement dans vos registres.

LE PRÉSIDENT.

Oh! Madame, personne ne lit nos registres; mais l'*Almanach Royal* est entre les mains de tout le monde; il est chez les Princes, sur le bureau du Roi; les Ministres étrangers s'en

pourvoient. Savez-vous que c'est une astuce de Maupeou. On ne doute pas que le Garde des sceaux & lui ne s'entendissent à cet égard.

LA MARQUISE.

Ce concert me semble bien facile. Voyons l'anecdote, Monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT.

On prétend que M. de Miromesnil se sentant toujours dans un état précaire & jaloux d'occuper la première place de la Magistrature, afin de déterminer le Chancelier à lui donner sa démission, avoit accédé aux ouvertures de celui-ci, & s'étoit déterminé à lui ôter toute crainte qu'on ne revînt contre lui au sujet d'une opération avouée ainsi & ratifiée par le Gouvernement; on croit fort que lorsqu'il auroit fallu en venir au traité, M. de Maupeou se feroit moqué de lui. Quoi qu'il en soit, le Garde des sceaux, voyant l'humeur que nous prenions, n'a pas osé soutenir ce qu'il avoit autorisé en secret, & a craint de se brouiller avec le Parlement.

LA MARQUISE.

Et le pauvre Diable de Libraire a été seul victime.

LE PRÉSIDENT.

Ne le plaignez pas tant, Madame; il n'en vendra que mieux son Almanach; ceux qui l'ont non cartonné, voudront avoir aussi l'autre, & augmentation de débit. Le premier, d'ailleurs, deviendra fort cher; & je crois

bien qu'il en conserve plus d'un de cette espèce....

On annonça en ce moment M. le Marquis de Vecchio Vezzoso, un de ces vétérans de la fatuité, qui nous infecta de ses odeurs; le Magistrat leva le siège, & les propos roulerent sur un autre sujet.

LE MARQUIS.

Madame, mille pardons si je ne vous ai pas rendu plutôt mes devoirs; mais je n'ai pas pu quitter le Prince de Condé, le Duc de Bourbon; j'arrive hier de Versailles.

LA MARQUISE.

Y dit-on quelque chose.

LE MARQUIS.

Il y a, Madame, une fort singulière histoire & qui paroît très-vraie. Monsieur a reçu ces jours derniers une lettre, avec la souscription suivante : à Monsieur, Monsieur, Prince de Provence, pour remettre à Monsieur le Prince de Montbarrey, Secrétaire d'Etat au département de la guerre, & son premier domestique. On s'imagine bien que personne n'a osé ouvrir un paquet si hétéroclitement adressé; on l'a remis en mains propres de Son Altesse Royale qui en a beaucoup ri; & curieuse de savoir ce qu'il contenoit, a fait appeler sur le champ le Capitaine Colonel des Suisses de sa garde. M. de Montbarrey venu, le Prince lui a donné le paquet, pour qu'il en fit lecture; il s'est trouvé que c'étoit la lettre d'un pauvre Gentilhomme parent du Ministre, & lui recommandant trois garçons & une fille qu'il a, dans un style qui

ne sentoît pas plus le courtifan que l'adrefle. Monsieur a demandé à M. de Montbarrey fi tout cela étoit vrai , & ce qu'il comptoit faire. Il n'a pu nier la vérité des faits articulés dans le mémoire , mais a paru peu difpofé à exaucer la demande du fuppliant , vu fon étendue & l'impoſſibilité qu'il a prétextée d'y fatifaire. Alors Son Alteſſe Royale lui a dit qu'elle comptoit être plus heureuſe ; qu'elle prendroit l'aîné des garçons pour fon Page , donneroit le ſecond à fon frere d'Artois , & le troiſieme à la Reine ; que quant à la fille , il eſpéroit avoir affez de crédit pour la faire recevoir à Saint-Cyr. Les courtifans témoins de l'entretien , qui avoient d'abord ri de la gaucherie du pere , n'ont pu ſ'empêcher de reconnoître qu'il n'étoit pas fi bête.

LA MARQUISE.

C'eſt très-adroit & très-plaiſant. Au reſte , je reconnois bien là la bonté de nos Princes. Le Miniſtre de la guerre a dû être un peu fort de la leçon qu'il recevoit. Nommet-on l'auteur de la facéïe ?

LE MARQUIS.

Oui , l'on dit hautement que c'eſt M. le Baron de Saint-Maurice , Gentilhomme de Franche-Comté.

Autre viſite : c'étoit l'Abbé *l'Iſledieu* , le Supérieur des miſſions étrangères , qui étoit en longue ſoutanne , en colet blanc , en chapeau rabattu , & fit fuir le Marquis du plus loin que celui-ci l'apperçut. La Marquiſe , qui a le talent de mettre chacun à ſon aïſe en le fai-

ſant parler de ce qui le concerne , après les premiers complimens d'uſage , interrogea l'Eccleſiaſtique ſur une matiere de ſon reſſort. Il fut queſtion d'un Prélat étranger arrivé depuis peu dans cette capitale ; elle lui témoigna ſa ſurpriſe de ne pas le voir loger à ſon ſéminaire.

LE SUPÉRIEUR.

Madame , M. *Haun* (c'eſt le nom du Prélat maronite dont vous parlez) ignorant abſolument notre langue , a dû deſirer un aſyle où elles ſe parlaſſent toutes , c'eſt-à-dire , qu'il demeure parmi MM. les Bénédictins ; il jouit dans l'Abbaye de St. Germain-des-Prés de la fatiſfaction de converſer , qu'il auroit eu peine d'obtenir ailleurs.

LA MARQUISE.

Voilà qui eſt bien galant pour les enfans de Saint-Benoit. Au demeurant , quel eſt cet étranger. Que fait-il ici ?

LE SUPÉRIEUR.

Il eſt Abbé général des Antonins dont le ſiege principal eſt au Mont-Liban. Les vexations des Bachas & l'incendie de ſon monaſtere l'ont forcé à venir chercher des ſecours dans la Chrétienté. Il eſt accompagné d'un Religieux de ſon ordre & de ſon rit , & d'un Clerc , natif de Montpellier , élevé à ſon monaſtere , qui leur ſert d'interprete.

LA MARQUISE.

On dit qu'il a été invité à dire la meſſe dans pluſieurs communautés religieuſes , & que

sa lithurgie , tout-à-fait nouvelle , fait spectacle en ce pays , où l'on tire parti de tout.

LE SUPÉRIEUR.

M. *Haun* officie en langue Syriaque ; les cérémonies du saint sacrifice sont , dans ce rit , les mêmes que celles du rit Romain , à cette différence près que le Célébrant ne prend d'abord qu'une portion de l'Hostie & du précieux Sang. Cette premiere communion faite , il saisit le calice d'une main , & de l'autre , la seconde partie de l'Hostie , qu'il tient au-dessus du calice , recouvert de la patene. Il se tourne alors vers le peuple , comme pour l'inviter à venir participer avec lui aux saints mysteres , & expose aux yeux cette portion de l'Hostie & le calice , les élevant & les abaissant de la même maniere que se donne la bénédiction avec l'ostensoir.

Il ne chante , à la célébration de la grand' messe , que le *Kyrie* , le *Gloria* , &c. comme dans le rit Gallican. Le Clerc alors l'accompagne avec deux especes de cymbales qu'il frappe l'une contre l'autre , en différens sens , pour produire des sons variés ; il frappe quelquefois l'instrument avec une clef , musique très-peu harmonieuse , & qui ne flatteroit pas Madame la Marquise comme celle de l'Opéra.

LA MARQUISE.

Je le crois ; malgré cette bizarre discordance , je ne suis pas surprise que l'originalité du spectacle nouveau attire nos petits-maitres & nos jolies femmes : car on dit que c'est une fureur ,

& qu'il faut retenir M. *Haun* un mois d'avance pour l'avoir.

LE SUPÉRIEUR.

Il a déjà parcouru beaucoup d'églises. Il a officié dans l'Eglise métropolitaine , à Saint-Germain-des-Prés , à Saint-Jean , à la Merci , à la Sainte-Chapelle , avec la crosse & la mitre. Dernièrement il est allé aux Carmélites de Saint-Denis. Après la messe , le Prélat , mandé par Sœur *Louise* , se transporta à la grille ; & cette Princesse préférant les fandaes & le cilice au luxe & aux délices de la Cour , ne fut pas un sujet d'admiration moins frappant pour lui , que lui pour l'auguste Religieuse , qui voulut , à la tête de la communauté , recevoir sa bénédiction.

LA MARQUISE.

Cette tournée dans les diverses églises de Paris lui vaudra de l'argent.

LE SUPÉRIEUR.

Après avoir chanté l'évangile , celui des deux Religieux qui fait les fonctions de Diacre , prend un plat & va faire la quête dans l'église & l'on ne le refuse guere. On assure que M. le Grand-Aumônier lui a donné 25 louis.

LA MARQUISE.

A propos , comment va M. le Cardinal de la Roche-Aymon.

LE SUPÉRIEUR.

Madame , il est toujours hors de danger pour le présent ; mais le coup est porté ; il n'en reviendra pas ; il ne fera plus que vé-

géter : la tête s'affoiblit , & il ne l'a jamais eue bien forté , il tombe en enfance.

Le cours des visites devint , à mesure que l'heure s'avançoit , plus rapide. Il entra presque en même temps , Madame la Comtesse de Harnoisbeau , Madame la Comtesse de Buffly , M. Dorat , le Docteur Lorry & autres personnages indifférens dont j'ai oublié les noms. Le grand chapeau s'éclipça à travers cette foule ; moi je continuai à travailler à la tapisserie ; ce qui me dispensoit de parler , & il se forma une suite de propos rompus dont je ne recueillis que les faits.

LE DOCTEUR.

Je profite , Madame la Marquise , d'un instant de libre pour vous présenter mes hommages ; j'ai appris dans l'instant que vous aviez été incommodée.

LA MARQUISE.

Oh ! ce n'est rien.

LE DOCTEUR.

Je vois en effet que vous allez à merveilles , autrement je serois au désespoir de n'être pas accouru plutôt ; mais vous n'ignorez pas que nous ne sommes point à nous. Si je ne suivais que mon goût & mon attrait , je viendrois souvent m'instruire & m'amuser parmi le cercle aimable qui se forme autour de la Minerve de nos jours.

LA MARQUISE.

Ah ! Docteur , point de fadeurs : vous savez que je ne les aime pas plus en conversation qu'en

qu'en médecine. Parlons d'autre chose : je ne vous ai pas vu depuis la mort subite de votre confrère *Bordeu* (1). Voilà M. *Bouvard* bien aisé.

MAD. LA COMTESSE DE HARNOISBEAU.

Oh ! M. *Bouvard* n'avoit pas besoin de cette mort pour augmenter le nombre de ses pratiques.

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas cela , Madame la Comtesse : on voit bien que vous êtes peu instruite des querelles de notre Faculté ; & celles de nos beaux esprits , en effet , doivent vous occuper davantage ; vous étiez trop jeune d'ailleurs. Bref , il y a dix-sept ans environ que *Bordeu* eut un procès très-grave au Parlement avec les héritiers d'un Marquis de Pondenas qu'il avoit accompagné malade , allant aux eaux , mort en route & qu'il fut accusé d'avoir volé... des infamies , des horreurs... M. *Bouvard* son Antagoniste le dénonça à la Faculté & voulut le faire rayer ; mais étant sorti favorablement de l'affaire , il resta parmi nous. Depuis ce temps M. *Bouvard* , toujours implacable dans ses haines , l'a détesté & , le poursuivant jusqu'après son trépas , lorsqu'il a appris cet événement , il a dit avec son sang-froid ordinaire : je n'aurois jamais cru qu'il fût mort horizontalement.

LA COMTESSE DE BUSSY.

Ah ! voilà qui est abominable.

(1) Mort à la fin de Décembre 1776.
Tome V.

M. DORAT.

On ne peut rien de plus horriblement méchant : heureusement , Madame , l'ombre du défunt en est bien dédommée par votre charmant bon mot sur son compte : *La mort a eu peur de lui ; elle l'a pris en dormant.* Oh ! c'est trop joli.

MAD. LA COMTESSE DE HARNOISBEAU.

C'est charmant.

LA COMTESSE DE BUSSY.

Vous êtes bien bons ; je ne fais à propos de quoi l'on est allé insérer cela dans le journal de Paris.

M. DORAT.

Ne craignez rien , Madame , personne ne vous accusera de l'y avoir envoyé. C'est une de ces fleurs qui naissent continuellement sous vos pas : les rédacteurs l'ont cueillie , & en ont orné leur bouquet.

LA MARQUISE.

Que devient ce journal ? Reprend-il , reprend-il pas ? Il n'est pas possible qu'il maintienne sur le pied où on l'avoit institué.

LA COMTESSE DE BUSSY.

Ce seroit dommage ; car il seroit fort amusant d'avoir ainsi les petites anecdotes de veille.

M. DORAT.

Cela n'est pas praticable en France ; vous ne pouvez , même dans une tragédie , dans une comédie , dans un roman , insérer dans

une allusion vague , capable de choquer quelque grand , quelque homme accrédité se reconnoissant dans le miroir , qu'on ne vous raie l'article à l'instant. Je l'ai éprouvé cent fois. Jugez si l'on tolérera une feuille dont l'objet sera de relever directement les fautes , les ridicules , les vices de la société.

Ici le Docteur s'enfuit sur la pointe du pied , & est remplacé par M. de Marcsaint ; M. Dorat l'apostrophe & continue.

Nous sommes , M. de Marcsaint , à parler du Journal de Paris ; n'est-il pas vrai que jamais il n'existera , si l'on s'obstine à le continuer sur le même plan.

M. DE MARCSAINT.

Jamais. Le Régiment des Gardes est furieux pour l'histoire de la *Noirie* , & cependant on ne pouvoit apporter dans le récit plus de circonspection... Mad. la Marquise auroit-elle ici les premières feuilles.

LA MARQUISE.

Oui , elles sont dans le carton qui se trouvera sur la table de marbre.

M. DE MARCSAINT.

Les voilà : cherchons , c'est le N^o. 2. j'y suis. « Nous n'osons l'affirmer ; mais on débite avec un ton de certitude que M... Officier » au Régiment des... éperduement amoureux » de Mlle.... célèbre Actrice de l'Opéra , lui » proposa ces jours derniers de l'épouser : » Monsieur , je vous aime trop , répondit-elle , » pour vouloir faire ce tort à vous & à votre fa-

» mille. L'Actrice a persisté, & M... désespéré
 » de ce refus généreux, s'est retiré au monas-
 » tère de la Trappe dont il postule aujourd'hui
 » l'habit. »

LA COMTESSE DE HARNOISBEAU.

Effectivement, M. de la Noirie n'est point nommé; Mlle. Beaumefnil ne l'est pas davantage, & l'on a supprimé jusqu'à la dénomination du Régiment des Gardes.

Au reste, l'histoire de l'Abbé de la Croix n'a pas occasionné moins de scandale dans le Clergé.

LA MARQUISE.

Je ne me rappelle pas ce nom-là, ni rien qui y ait trait.

LA COMTESSE DE BUSSY.

Pardonnez-moi, c'est dans la feuille du vingt à l'article *Variété*. « On raconta hier à un souper » (& l'un des personnages étoit présent) qu'un » jeune Abbé, qui avoit toutes les graces de » son état, figure agréable, propos léger & » galant, fort couru des femmes, & qui possé- » doit sur-tout le talent de chanter avec tout » l'agrément possible, faisoit solliciter un bé- » néfice auprès d'un Prélat fort distingué & » déjà courbé sous le poids de l'âge. Il vint le » voir un jour d'audience; le Prélat expédia » tout le monde avant l'Abbé; & celui-ci, qui » se voyoit presque seul, auguroit déjà bien » de cette attention qui sembloit lui annoncer » un entretien particulier. En effet, quand il » n'y eut plus personne, le Prélat, qui con-

» noissoit la vie galante de l'Abbé & son ta-
 » lent pour la musique, s'approchant de lui:
 » *Eh bien, M. l'Abbé... des Bénéfices, n'est-ce*
 » *pas?* l'Abbé timidement: *Monseigneur... alors*
 » le Prélat, pour toute réponse, se mit à lui
 » chanter: *Quand on fait aimer & plaire, &c.*

LA MARQUISE.

Mais, M. de la Roche-Aymon est fort mal désigné; quoique vieux, il n'étoit point courbé avant sa maladie. Au reste, si l'anecdote est vraie, elle confirme ce qu'on vient de m'apprendre; il y a toute apparence qu'il tomboit déjà en enfance.

M. Dorat s'échappe en ce moment avec M. de Marc-saint & dit: « Mesdames, voilà M. de la » Lande qui vous donnera des nouvelles du » journal en question. »

M. DE LA LANDE, entrant.

Le journal de Paris? il reparoît demain.

LES TROIS DAMES.

Bonne nouvelle.

M. DE LA LANDE.

Oui... mais bien maigre, absolument étique. M. Ségnier ne veut pas qu'il parle des affaires du Palais, de peur qu'on ne s'aperçoive que ses conclusions ne sont presque jamais suivies. La Police lui défend de parler des accidens, des voleurs, des assassins, des morts subites, & tout cela prudemment, afin de ne point effrayer les citoyens; en un mot, pas même des récits d'acte de bienfaisance. M. de la Borde s'est

plaint qu'on lui en avoit imputé un qu'il n'avoit pas fait.

LA MARQUISE.

Il n'est donc pas vrai qu'il ait été réellement remis à la famille de Bordeu mal-aisée, les 80,000 livres que ce Médecin avoit placées sur sa tête à fonds-perdus fix mois avant son décès ?

M. DE LA LANDE.

Non : il n'est pas homme à cela, c'étoit une tournure qu'on avoit imaginée pour le piquer de générosité : on vouloit l'exciter à cette bonne action en le louant d'avance. comme s'il s'y fût porté de son propre mouvement. Il ne s'en est pas senti capable, & a pris l'annonce pour une dérision.

LA COMTESSE DE HARNOISBEAU.

On auroit mieux fait de prévoir toutes ces tracasseries & de ne pas laisser commencer la feuille.

M. DE LA LANDE.

C'est dommage, cela paroît bien.

LA COMTESSE DE HARNOISBEAU.

Au moins aurons-nous toujours votre article des observations météorologiques, vos notes sur la pluie & le beau temps.

LA MARQUISE.

Est-ce que vous étiez, Monsieur, pour quelque chose dans cet ouvrage ?

M. DE LA LANDE.

Ah ! pour bien peu de chose, Madame ; ce sont des notes concernant un plus grand tra-

vail que j'envoie au rédacteur ; cela ne me coûte rien.

LA COMTESSE DE BUSSY *entre les dents.*

Et vous rend un peu.

M. DE LA LANDE.

Oh point, point. Je fais tout cela *gratis*. A propos, ce pauvre Diable de *la Place*, l'inventeur de la chose, est disgracié ; il a fallu une victime, & comme le plus connu, il a été sacrifié.

LA MARQUISE.

Quel est ce *la Place* ? Quoi ! l'ancien Auteur du *Mercur*.

M. DE LA LANDE.

Non, c'étoit un clerc de Notaire qui a quitté son état pour cette chimère, & le voilà ne sachant où donner de la tête.

Parbleu, puisque nous sommes en petit Comité, je m'en vais vous lire, Mesdames, une pièce de vers, adressée anonymement aux rédacteurs de cet ouvrage périodique pendant son interruption, & qu'ils se garderont bien d'insérer à présent. Elle est charmante ; on la juge faite tout récemment, puisque c'est à l'occasion du jour de l'an.

*Vers , au sujet d'un Sultan , envoyé pour étrennes
à Madame l'Abbesse de....*

Avé que l'on ouvre au Sultan...
Au Sultan , répond la tourriere ;
C'est une ruse de Satan.
Un Sultan , Jesus un Sultan !
Ma sœur mettons-nous en priere.
Satan nous veut jouer d'un tour ;
Fermons la porte à double tour ,
Et clouons en dedans le tour.
Un Sultan n'est-ce pas un homme.
Qui , dit-on , donne un fort en jetant un mouchoir ?
N'est-ce pas un Monsieur qui ne croit pas à Rome ,
Et qui se marieroit du matin jusqu'au soir ,
Sans y faire aucune pause ,
Si Dieu permettoit la chose ?
N'est-il pas hérétique... Eh ! non , c'est un fâchet
Un fâchet plein d'odeur , que Sultan l'on appelle....
Si ce n'est que cela , dit-elle
Sans une lettre de cacher
Et sans l'ordre de l'Archevêque
Il peut entrer. Donnez , vous serez satisfait ;
Excusez cependant si je prends garde...
C'est qu'un enfant est bientôt fait.

Comme M. de la Lande finissoit cette lecture de vers dont je lui demandai copie , survint le Comte de Milly , son confrere , qui , le surprenant dans cette fonction , le plaisanta lourdement sur le rôle futile qu'il jouoit , indigne de sa gravité.

LA MARQUISE.

Soit , Monsieur le Comte , apprenez nous quelque chose de plus important.

LE COMTE.

Madame , mon confrere auroit mieux fait de vous instruire de ce fait : Il y a quelques jours , M. de la Sône , premier Médecin de la Reine & membre de l'Académie des Sciences , a proposé dans une assemblée particuliere une question de Physique concernant à la fois l'anatomie & la médecine. Il a établi la conformation d'un individu mâle , & a demandé s'il ne pourroit pas être possible que par telle attitude , telle maniere , telle circonstance , tel moment favorable de la nature , le sujet disgracié de celle-ci fût assez adroit ou assez heureux pour la tromper & produire un enfant ? Plusieurs membres faisant attention à la qualité de l'homme , aux détails qu'il rapportoit , ne voulant point qu'on engageât cette question , dirent que c'étoit à la Faculté de Médecine , ou au College de Chirurgie qu'il falloit la renvoyer , ce qui a été l'avis général. On a ensuite demandé à l'Académicien pour quoi il agitoit un semblable problème : il a répondu simplement qu'on ne sauroit trop approfondir une matiere aussi intéressante.

MESD. HARNOISBEAU & BUSSY
s'en allant & ricanant.

Voilà qui est fort curieux , Monsieur ; cela vaut mieux que des vers.

M. DE LA LANDE.

Attendez donc, Mesdames, que j'aie l'honneur de vous donner la main.

Entre Mad. *Géoffrin* accompagnée de Mrs. *Mathos*, *Martelmon* & de l'Abbé *Calchas*.

LA MARQUISE.

M. le Comte, je suis fâchée que Mad. *Géoffrin* n'ait pas entendu votre anecdote : daignez recommencer . . . il recommence.

MAD. GÉOFFRIN.

Je suis surprise de cela, mes Savans ne m'en ont rien dit.

LE COMTE.

Rien de plus vrai cependant, Madame, demandez-le.

MAD. GÉOFFRIN.

Je le saurai, je le saurai ; car la chose en vaut la peine. Ah ça, ma bonne amie, je vous quitte pour aller voir M. Franklin, ce grand Physicien, devenu aujourd'hui un politique redoutable à l'Angleterre.

M. MARTELMON.

Eh bien ! Madame la Marquise, comment gouvernez-vous les spectacles ?

LA MARQUISE.

J'ai été incommodée, je n'ai pas sorti du mois, je ne commence même à recevoir du monde que depuis peu : mais il me paroît qu'il n'y a pas grande nouveauté.

M. MATHOS.

Vous avez *Zuma* à la comédie Française ; de M. le *Fevre* ; le public n'en a pas d'abord senti les beautés un peu outrées ; mais il s'y fait : cela ira.

L'ABBÉ CALCHAS.

On nous a donné à l'Opéra un acte détestable. *Alain & Rosette* ou la *Bergère ingénue*. Imaginez-vous qu'on a exécuté cette pastorale après *Orphée* ; c'est comme si l'on buvoit de la piquette après le vin de Bourgogne le plus chaud & le plus cordial.

M. MARTELMON.

Votre bourgogne ne vaut pas notre champagne d'Italie. Piccini vous en fera convenir.

L'ABBÉ CALCHAS.

Monsieur, briffons-là, pour ne pas élever une querelle qui vous feroit prendre feu aisément. Parlons plutôt du ballet des Horaces.

LE MARQUIS DE LA SELLA,
survenu à cette phrase.

J'ai sur ce ballet une petite chanson faite par un jeune homme, qui est la meilleure critique qu'on en puisse faire ; elle est toute neuve & amusera Mad. la Marquise si elle veut me permettre de la chanter. On l'a mise sur l'air :

Passez-moi Monsieur le Curé.

Tout le monde est convaincu
Que le ballet des Horaces,
En même temps est le ballet des Cu...
Le ballet des Curiaces.

Quel spectateur n'est point ému
 Voyant l'ainé des Horaces,
 Prendre courage & pourfendre trois Cu...
 Pourfendre trois Curiaces.

Ah! juste ciel! tout est perdu,
 Dit Camille au fier Horace,
 Je suis ta sœur, & tu perces mon Cu...
 Tu perces mon Curiace.

A l'instant son frere bourru
 La poignardant avec grace,
 Camille tombe, & montre encore son Cu...
 Montre encor son Curiace.

Vous à qui *Noverre* est connu,
 Jetez des fleurs sur ses traces,
 A l'Opéra j'aime à claquer les Cu...
 A claquer les Curiaces.

LA MARQUISE.

C'est un peu polisson.

M. MARTELMON.

Madame, nous sommes en carnaval.

M. MATHOS.

C'est très-bien, & quel est le Poète?

LE MARQUIS DE LA SELLA.

Il se nomme *Auguste* & promet beaucoup :
 il a de la gaiété ; il a des contes qu'on ap-
 pelle *Augustins*, très-plaisans.

L'ABBÉ CALCHAS.

Oui, si vous voulez ; mais tout cela n'est
 que de la crème fouettée.

M. MARTELMON.

Oh! vous voudriez, M. l'Abbé, que tous
 les Poètes fussent des hommes.

Différentes visites arriverent encore, pen-
 dant lesquelles ces Messieurs disparurent. Il
 ne se dit plus rien d'intéressant, & Mad. Du-
 deffant se trouvant fatiguée, fit fermer sa por-
 te; ce qui me permit de me retirer chez moi,
 de me recueillir & de vous rédiger la séance.

Avant de clore cette lettre, Milord, je vais
 encore y joindre un petit conte du jour que
 j'ai entendu faire ailleurs, & qui réjouit beau-
 coup tous les Anti-philosophes en ce qu'on y
 tourne en ridicule une Héroïne de l'autre parti,
 une femme de la Cour extrêmement liée avec
 M. *Turgot* & Présidente de la secte économi-
 que. C'est la Duchesse *Danville*. Elle aime beau-
 coup jouer à la loterie royale de France, à
 faire des combinaisons. Ces jours derniers elle
 a rêvé que, pour être heureuse, il falloit qu'elle
 fit choisir ses numéros par un fol. En consé-
 quence elle va aux petites maisons, & prie
 les chefs de cet hôpital de lui en faire venir
 un, mais raisonnable à certains égards, &
 avec qui elle puisse causer. Le fol venu, elle
 lui déclare le sujet de sa visite & le prie de
 vouloir bien lui nommer trois numéros sur
 lesquels elle doive mettre avec confiance. Le
 Devin demande très-gravement une plume